A. DUMAS.

DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES PÉCHERESSES.

MIGNONNE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

1

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardin d'Idalie).

Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum en Belgique et à l'Étranger.

G. SAND

E. SUE.

P. FÉVAL

036
Sablé

MIGNONNE.

MIGNONNE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

1

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Donnant rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

—

1851

MIGNONNE.

Un amour champêtre. — Un souper de famille.

— Madame la baronne est servie, dit un domestique en ouvrant la porte du salon.

En ce moment huit heures du soir sonnaient à la pendule d'écaille rouge aux incrustations de cuivre, qui trônait sur la cheminée entre deux coupes de vieux saxe et deux candélabres en cuivre doré, de forme Pompadour.

Ceci se passait, vers la fin du mois de septembre, dans le vieux château de Saint-André situé au fond des montagnes du Jura.

Trois personnes étaient réunies dans le salon, vaste pièce pourvue d'un antique mobilier.

Ces trois personnes étaient le baron Hercule de Saint-André,

La baronne Arthémise, sa femme,

Et le curé du village.

Le baron avait soixante et dix ans environ, trente mille livres de rente et la croix de Saint-Louis.

La baronne, de dix ans moins âgée que son mari, conservait encore quelques traces d'une très-remarquable beauté.

Enfin l'abbé Brigogne, le curé de la paroisse, était un beau et digne vieillard, à la figure douce et vénérable.

La soirée avait été fraîche.

Un grand feu de bois de hêtre et de pommes de pin petillait joyeusement dans la cheminée.

Un domestique, avons-nous dit, venait d'annoncer que la baronne était servie.

Nos trois personnages se levèrent.

— Jean, dit madame de Saint-André au valet, avez-vous averti mon fils?

— Non, madame la baronne. — Pourquoi donc? — Je crois que M. Charles n'est pas rentré. — Peut-être vous trompez-vous? Montez chez lui. — Oui, madame.

Le domestique sortit.

--Messieurs, dit alors la baronne de Saint-André, le souper nous attend et je vous montre le chemin.

La baronne passa la première.

Les deux hommes la suivirent.

La salle à manger, brillamment éclairée par des lampes posées aux deux bouts de la table, était boisée en chêne sculpté noirci par le temps.

Des chaises du même bois, à pieds contournés, recouverts de cuir gaufré, complétaient l'ameublement avec un grand buffet plus moderne, chargé de vaisselle et d'argenterie.

La table était servie avec abondance et même avec luxe.

Autour de cette table il y avait quatre couverts.

Le curé prononça le *Benedicite* à haute voix.

— *Amen* ! dirent ensemble le baron et sa femme.

Puis tous les trois s'assirent.

En ce moment le domestique rentra.

— Eh bien? lui demanda madame de Saint-André. — M. Charles n'est point dans sa chambre, répondit le valet. — Savez-vous à quelle heure il est sorti? — J'ai vu M. Charles quitter le château vers une heure ou une heure et demie. — A cheval? — Non, madame la baronne, à pied. — Avait-il son fusil? — Oui, madame, et ses deux chiens *Mars* et *Tambelle!* — Il va rentrer sans doute, — se dit à elle-même

madame de Saint-André. — Puis elle ajouta presque aussitôt ; — Monsieur l'abbé, vous offrirais-je une tranche de ce filet de bœuf? — Volontiers, — répondit le curé en tendant son assiette.

Le souper commença.

Pendant un instant toute conversation fut interrompue par le bruit continu des couteaux et des fourchettes.

Peut-être nos lecteurs s'étonnent-ils de n'avoir point entendu jusqu'à présent M. le baron de Saint-André prononcer une parole.

Il est bon de leur apprendre qu'un pareil silence entrait complétement dans les habitudes du bon vieillard.

M. de Saint-André, doué d'un cœur excellent, mais d'une intelligence des plus bornées, jouait dans son ménage un rôle complétement passif.

Depuis son mariage il s'était accoutumé à laisser sa femme agir, penser et parler pour lui.

L'inaction et en quelque sorte la somnolence intellectuelle étaient devenues pour lui une seconde nature.

Hâtons-nous d'ajouter que la baronne Arthémise, femme d'un vrai mérite et d'un grand bon sens, tenait d'une main ferme le sceptre de sa royauté intérieure.

Les deux époux étaient unis d'ailleurs par trente

années d'une vie commune exempte de tout orage, et par une égale adoration pour Charles de Saint-André, leur fils unique.

La baronne fut la première à rompre le silence.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, savez-vous que je suis inquiète au sujet de mon fils? — Au sujet de son absence? demanda l'ecclésiastique. — Non, c'est un retard et voilà tout. Ce qui me tourmente, monsieur l'abbé, ce qui me préoccupe, c'est le changement survenu dans la manière d'être et dans les habitudes de Charles. — Je n'ai pas remarqué...—Le changement dont je parle?... Il est cependant bien sensible... Depuis deux mois à peu près, mon fils est sombre, préoccupé, soucieux, il a des tritsesses soudaines, dont il ne peut ou dont il ne veut pas expliquer le motif. Quand on lui parle il ne répond qu'à peine, comme s'il n'avait pas écouté, ou comme s'il n'avait point compris. Enfin il passe au dehors la plus grande partie de ses journées et je soupçonne fort la chasse de n'être qu'un prétexte, car Charles, si habile chasseur d'ordinaire, ne rapporte plus de ses excursions la moindre pièce de gibier... Que dites-vous de tout cela, monsieur l'abbé? — Je dis... je dis... que je ne sais que dire. — Ainsi, de toutes les circonstances que je viens de mettre sous vos yeux, vous ne tirez aucune conséquence? — Aucune. — Eh bien! moi, je crois ou plutôt je crains...

La baronne s'interrompit.

— Quoi donc? demanda le curé. — Je crains que Charles ne soit amoureux. — Amoureux ! s'écria le pasteur avec un brusque haut-le-corps. — Mon Dieu! oui. — Et de qui, grand Dieu? — Pour cela, je l'ignore. — Mais réfléchissez donc, madame la baronne! votre supposition me paraît complétement dénuée de toute espèce de vraisemblance. — Pourquoi donc, monsieur l'abbé? — A trois ou quatre lieues à la ronde, il n'y a pas dans les châteaux avoisinants une seule jeune fille noble...

La baronne sourit malgré elle.

— Eh! qu'importe cela, monsieur l'abbé? demanda-t-elle avec une légère ironie dans la voix. — Comment, qu'importe cela? répliqua le vieux prêtre. Supposeriez-vous donc que M. Charles pût seulement jeter les yeux sur quelque paysanne?... — Mon Dieu, monsieur l'abbé, Charles a vingt-deux ans; à cet âge le cœur ne s'inquiète guère des distances sociales.— Mais la morale, madame la baronne... — Je sais à merveille que les mœurs de Charles sont irréprochables, aussi je n'admets point la possibilité d'une liaison coupable, je redoute seulement une inclination imprudente. — Rien n'est plus dangereux, en effet, madame la baronne. — Comment faire pour m'assurer que mes soupçons sont fondés? — Ne pourrait-on épier adroitement les actions de monsieur

votre fils? — Sans doute; mais l'espionnage me répugne, et d'ailleurs Charles ne me le pardonnerait pas. — Alors, en le questionnant adroitement. — Répondrait-il? — Je n'en sais rien... — Et moi, je ne le crois pas. — Quelle est à ce sujet l'opinion de monsieur le baron? demanda l'abbé.

Le baron posa méthodiquement sur son assiette la cuisse de perdreau qu'il était en train de sucer, et répondit, après avoir réfléchi pendant un instant :

— Oh! moi je suis complétement de l'avis de ma femme.

En ce moment le domestique posa sur la table un salmis de bécasse savamment accommodé.

Le parfum des épices et du gibier faisandé à point chatouilla d'une façon si agréable l'odorat des trois convives que la conversation fut interrompue pendant quelques minutes.

Il était alors neuf heures du soir.

— Mon Dieu, dit la baronne en renouant l'entretien, comme le temps passe et comme Charles se fait attendre!... — C'est extraordinaire, en effet, répondit l'abbé.

— Un nouveau silence eut lieu.

La figure de madame de Saint-André exprimait un commencement d'inquiétude...

Tout d'un coup le valet rentra précipitamment dans la salle à manger.

Il avait l'air effaré et les yeux hagards.

— Qu'y a-t-il, Jean, qu'y a-t-il? lui demanda la baronne. — Rien... rien... il n'y a rien, madame la baronne... répondit le domestique d'une voix entrecoupée.

Puis il approcha du curé auquel il dit quelques mots tout bas.

Le vieux prêtre tressaillit et devint très-pâle.

Il se leva et quitta la salle à manger en balbutiant :

— Veuillez m'excuser, madame, et vous aussi, monsieur le baron. On me fait demander pour une affaire... urgente... dans un instant je vais revenir... — C'est étrange! dit madame de Saint-André qui fit un mouvement pour suivre le prêtre. — Au nom du ciel, s'écria le vieux domestique en se jetant au-devant de sa maîtresse avec angoisse et épouvante. Au nom du ciel, madame, ne sortez pas!... ne sortez pas!...

Une catastrophe.

Au bout d'un instant l'abbé Bricogne rentra dans la pièce qu'il venait de quitter.

Sa pâleur était devenue livide.

La baronne, vaincue par une émotion instinctive,

avait senti ses jambes fléchir sous le poids de son corps et s'était laissée tomber sur un siége.

Le curé vint à elle et lui prit la main.

La baronne leva les yeux sur lui avec une expression d'effroi.

— Du courage... murmura l'abbé... du courage. — Du courage, répéta madame de Saint-André, et pourquoi ? — Votre fils... monsieur Charles...

La baronne bondit.

— Il est arrivé malheur à mon fils !... s'écria-t-elle.

L'abbé fit, de la tête, un signe affirmatif. — Il est mort, peut-être ? demanda la pauvre mère avec un accent déchirant. — Non, grâce au ciel ! — Il est blessé, du moins ! — Oui. — Dangereusement ? — J'espère que non. — Où est-il ? — Là.

Et le geste de l'abbé désigna l'antichambre. — Venez, s'écria la baronne en se précipitant au dehors. Venez !

Le baron les suivit, silencieux, mais désespéré.

Un terrible spectacle les attendait dans la première pièce.

Sur le parquet gisait une sorte de civière, improvisée avec des branches fraîchement coupées.

Deux chaises supportaient le corps inanimé d'un jeune homme.

Les bras de ce jeune homme pendaient inertes jusqu'à terre.

Ses cheveux en désordre couvraient son front et une partie de son visage.

A travers ses vêtements filtrait un petit ruisseau de sang qui rougissait le sol.

Deux grands chiens de chasse lui léchaient les mains en gémissant d'une façon lugubre.

Ce jeune homme était Charles de Saint-André.

— Il est mort ! Mon fils est mort !... murmura la baronne en se jetant à genoux auprès du corps dont la vie venait peut-être de se retirer.

Le baron resta debout.

De grosses larmes roulèrent une à une sur ses joues.

— Espérons en Dieu!... dit l'abbé, peut-être le mal n'est-il pas sans remède. — Oui..., oui, répondit madame de Saint-André, espérons et prions....

Et, tout en parlant, elle déchira de ses mains tremblantes les vêtements qui couvraient la poitrine de son fils.

Un flot de sang jaillit et l'on put voir, au milieu des caillots figés, une plaie large et béante.

Madame de Saint-André s'évanouit.

Pour la première fois de sa vie, le baron fit preuve d'énergie.

— Jean, dit-il au domestique, montez à cheval et courez ventre à terre jusqu'à Pontarlier; trouvez un chirurgien, donnez-lui votre monture et qu'il vienne

ici sans perdre une seconde... la vie de mon fils en dépend peut-être... Allez !... allez !... —Oui, monsieur le baron, s'écria le valet, je vais monter *Giselle*, et dans moins d'une heure le chirurgien sera au château.

Tandis que ces quelques paroles s'échangeaient, madame de Saint-André avait repris connaissance.

Tout son sang-froid, et toute sa présence d'esprit lui revinrent comme par enchantement.

Avec ce courage héroïque que Dieu ne donne qu'aux mères, elle baigna d'eau fraîche la poitrine trouée de son fils et elle appliqua sur la plaie un premier appareil.

Ensuite elle appuya sa main sur le cœur du blessé.

Ce cœur battait, mais si faiblement, qu'on n'en pouvait qu'à grand'peine saisir les pulsations indistinctes.

Cependant Charles vivait encore.

Il n'y avait pas à en douter.

Cette certitude apporta une consolation immense au pauvre cœur de la baronne.

Par ses ordres, on dressa en toute hâte un lit dans l'antichambre avec des matelas amoncelés, pour éviter un transport peut-être dangereux, et le corps toujours inanimé du jeune homme fut étendu sur cette couche improvisée.

Ensuite la baronne un peu plus calme put interro-

ger les deux paysans qui avaient rapporté au château Charles de Saint-André, mourant.

Ces braves gens, bûcherons de leur état, racontèrent que, vers les trois heures de l'après-midi, comme ils étaient en train d'amonceler des fagots dans les bois, ils avaient vu le jeune homme passer non loin d'eux.

Il semblait excessivement préoccupé, car ses chiens ayant fait lever une volée de perdreaux, il ne s'était pas même arrêté pour leur envoyer un coup de fusil.

Quelques heures s'étaient écoulées, puis une lointaine détonation avait retenti dans le silence.

Comme cette détonation venait du côté par lequel Charles avait disparu, l'un des bûcherons avait dit à son compagnon :

— Il paraît que voilà monsieur Charles qui s'est décidé à entrer en chasse.

Puis il n'avait plus été question de rien entre les deux bûcherons, jusqu'au moment de se mettre en route, à la nuit tombante, pour revenir au village.

Ils avaient fait environ les deux tiers du chemin, quand il leur avait semblé entendre, sur leur gauche, dans l'épaisseur du bois, des hurlements lugubres.

A leur approche, ces hurlements avaient redoublé.

Il était évident que, pour un motif ou pour un autre, des chiens appelaient au secours avec la force de cet instinct qui équivaut presque à une intelligence humaine.

Les bûcherons marchèrent dans la direction du bruit.

Un chien s'élança du taillis.

Ce chien, qu'ils reconnurent pour un de ceux de Charles de Saint-André, sembla, par ses caresses et par la joie qu'il leur témoigna, les engager à les suivre.

Ce qu'ils firent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils commencèrent à deviner qu'il était arrivé quelque chose au jeune homme.

Ils ne se trompaient point.

A deux cents pas de là, dans une petite clairière, un cadavre était étendu, la face contre terre et la poitrine baignée dans une mare de sang.

Les bûcherons s'étaient hâtés de fabriquer une civière avec des branches, de la mousse et des feuilles mortes, et de transporter au village le corps du pauvre garçon, victime d'un accident ou d'un assasinat.

Voilà tout ce qu'ils savaient.

Voilà tout ce qu'ils pouvaient dire.

§

Le bruit de l'événement sinistre que nous venons de raconter s'était rapidement répandu.

Déjà presque tous les paysans des environs encombraient la cour d'honneur, afin d'apprendre des nouvelles du blessé.

Le maire, lui-même, venait de se rendre au château pour y procéder à une sorte d'enquête.

— Croyez-vous à un terrible hasard, ou croyez-vous à un crime? demanda-t-il à la baronne. — Je ne saurais me prononcer, répondit cette dernière. A quel motif attribuer un crime!... mon pauvre Charles n'avait pas d'ennemis! — En êtes-vous bien sûre? — Autant qu'on peut l'être. — C'est vous qui avez trouvé le corps? demanda alors l'officier ministériel à l'un des deux bûcherons. — Où était le fusil de M. Charles? — Parterre, à cinq ou six pas en avant.— Qu'est devenu ce fusil? — Nous l'avons rapporté. — Où est-il maintenant? — Le voici.

Le maire prit l'arme qu'on lui présentait.

Il fit jouer successivement la baguette dans chacun des canons.

Les deux coups étaient chargés.

Ceci fait, il s'approcha de la chaise sur laquelle avaient été déposés les vêtements du blessé.

Il fouilla ces vêtements.

La montre se trouvait toujours dans le gousset du gilet.

Et de plus, dans l'une des poches du pantalon, il y avait une bourse contenant quelques pièces de cinq francs.

Le maire se tourna vers la baronne, et lui dit :

— Votre fils, madame, j'en ai maintenant la certi-

tude, a été assassiné, et assassiné par vengeance...

La baronne allait répondre.

Mais en ce moment le galop d'un cheval retentit dans la cour.

Puis ce bruit se tut, et, au bout d'une seconde, le chirurgien que Jean était allé chercher à Pontarlier entra dans la chambre.

Il s'approcha de la couche sur laquelle était placé le corps.

Il souleva l'appareil que la baronne avait posé sur la plaie pour essayer d'arrêter le sang.

Il sonda la blessure avec un instrument qu'il tira de sa trousse.

Il pencha la tête et écouta le bruit de la respiration dans la poitrine du blessé.

Quand il se releva, son visage avait une expression morne et pensive.

— Eh bien! demanda madame de Saint-André, dont l'âme tout entière était suspendue aux lèvres du docteur.

—Eh bien! murmura-t-il, je ne réponds de rien...

Mignonne.

Nous devons à nos lecteurs l'explication des évé-

nements qui viennent de se passer sous leurs yeux.

Un récit rétrospectif devient indispensable.

Nous allons le commencer.

Charles de Saint-André avait vingt-deux ans.

C'était, au physique, un très-joli garçon, de taille moyenne, blond, frais comme une jeune fille, avec de grands yeux bleus et une physionomie douce et intelligente.

Au moral, Charles possédait de l'esprit naturel et cette éducation, superficielle, mais rigoureusement suffisante, que l'on acquiert dans les colléges.

Son cœur était excellent, son caractère impressionnable, et peut-être un peu faible, sa tête ardente et exaltée.

Charles n'avait jamais quitté sa famille.

Ses parents passaient huit mois sur douze à Besançon, et le jeune homme avait suivi, comme externe, les cours du collége royal de cette ville.

Depuis deux années environ ses études classiques étaient terminées.

Sa santé, quelquefois chancelante, ne lui avait point permis de se livrer immédiatement à des travaux d'un autre genre, et madame de Saint-André, bouleversant à dessein ses habitudes, était venue avec son mari et son fils passer à la campagne la plus grande partie de l'année, afin de donner à Charles, grâce aux longues promenades, à l'air pur et à la fatigue de la chasse, la force qui lui manquait.

Jusqu'à une époque de deux mois antérieure aux événements qui forment le premier chapitre de ce récit, le jeune homme avait vécu d'une vie insouciante et joyeuse, calme de cœur et d'esprit, partageant son temps entre son cheval, ses chiens et son fusil.

Un beau jour tout cela avait changé.

Charles, ainsi que nous l'avons entendu dire à sa mère, était devenu tout d'un coup sombre, soucieux, préoccupé.

Voici les causes de ce changement.

Un soir, Charles de Saint-André, parti pour la chasse depuis le matin, suivait en sifflant un chemin creux qui le ramenait au château.

Il marchait gaiement et lestement, son fusil sur l'épaule, son chien derrière lui, et sa carnassière bien garnie de cailles et de perdreaux.

A cent pas en avant, à peu près, le chemin formait un coude brusque, et comme il était encadré dans une double haie de rosiers sauvages, on ne pouvait voir les personnes qui vous précédaient ou celles qui venaient à votre rencontre.

Charles s'arrêta tout d'un coup et prêta l'oreille.

Un chant doux et rustique, modulé par une voix jeune et pure, arrivait jusqu'à lui.

C'était une chanson naïve, primitive en quelque sorte, comme en inventent les pâtres des montagnes pour tromper l'ennui de la solitude et du désœuvrement.

Ce rythme, lent, monotone, cadencé d'une manière uniforme, et coupé de loin en loin par de rares modulations, avait un charme infini au milieu du silence de cette belle soirée.

Charles restait immobile, nous l'avons déjà dit, et cependant le chant approchait toujours.

Évidemment la chanteuse, car à la voix on devinait une femme, marchait dans la direction du jeune homme.

Enfin elle apparut au détour du sentier.

C'était une très-jeune fille.

A l'aspect de Charles, debout au milieu du chemin, elle se tut soudainement comme une linotte effarouchée.

Alors M. de Saint-André se remit en marche.

L'instant d'après il n'était plus qu'à trois pas de la jeune fille.

Cette dernière pouvait avoir quinze ou seize ans, tout au plus.

Elle était frêle et petite.

De beaux cheveux bruns, d'une épaisseur et d'une finesse extrêmes, s'échappaient dans un gracieux désordre de dessous un bonnet d'indienne à fleurs.

De grands yeux noirs brillaient dans un visage doux et charmant dont les rayons du soleil avaient doré la pâleur mate et veloutée.

Tout le costume de la petite paysanne consistait

en une jupe de futaine blanche à raies brunes, serrée à la taille sur une chemise de grosse toile qui laissait voir un cou d'une grâce extrême et la naissance des épaules, hâlées, mais d'une forme charmante.

Le peu qu'on voyait de sa jambe était, ainsi que sa cheville, d'une irréprochable finesse.

De gros et lourds sabots chaussaient ses petits pieds nus.

De la main droite la villageoise tenait une faucille, et sous son bras gauche elle portait un paquet d'herbe fraîchement coupée.

En passant à côté de Charles, la petite baissa les yeux, fit une demi-révérence et se disposa à continuer son chemin.

M. de Saint-André qui croyait connaître tout le monde à trois lieues à la ronde, étonné de voir pour la première fois le visage de cette jolie enfant, l'arrêta en lui disant :

— Bonjour, ma petite. — Bonsoir, monsieur Charles, répondit la paysanne. — Vous me connaissez! fit le jeune homme avec étonnement. —Dame! oui, que je vous connais; vous êtes le fils à monsieur le baron qui a le château de Saint-André à une demi-lieue d'ici. — C'est juste, ma petite fille; et vous, qui êtes-vous? — Moi, je suis Mignonne, la nièce au père Nicot, qui demeure aux Étioux, tout contre le bois de

la Souche. — Mignonne, dites-vous?... — Oui, on m'appelle comme ça à cause que je suis toute petite, et guère plus grosse qu'un oiseau... — Est-ce que vous demeurez chez votre oncle? — Dame! oui. — Vous n'avez plus votre mère? — Ni père, ni mère, monsieur, plus d'autres parents que mon oncle Nicot. — Et que faites-vous chez lui, mon enfant? — Je mène les bêtes aux champs et je vais faire de l'herbe pour les moutons. — Quel âge avez-vous, Mignonne?... — J'aurai seize ans, vienne la Sainte-Catherine, monsieur. — Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontrée? — Je ne sais pas, c'est peut-être bien parce que je suis presque toute la journée sur *la roche* avec les chèvres. — Mais vous, vous m'avez remarqué quelque part, puisque vous savez mon nom. — Je vous ai vu deux fois le dimanche à la grand'-messe, à l'église de Saint-André, et puis dans le pays tout le monde vous connaît bien... — Qu'est-ce que c'est donc que cet air que vous chantiez tout à l'heure? — Ce n'est pas un air, monsieur, c'est une chanson. — Eh bien, cette chanson, reprit Charles avec un sourire, qui vous l'a apprise? — Personne. — Comment, personne? — Dame, non! C'est des mots que je dis à mes chèvres et que j'ai mis sur une musique qui m'est venue toute seule. — Vraiment? — Dame! oui. — Redites-la-moi donc un peu, cette chanson, je vous en prie, Mignonne. — Oh! monsieur, je n'ose-

rai jamais. — Pourquoi donc? — Ce n'est pas assez beau pour être chanté devant du monde, surtout devant une personne comme vous... vous vous moqueriez de moi. — Je vous assure que non. — Oh! je sais bien que si, moi, et puis, d'ailleurs, de vous voir comme ça devant moi, ça me ferait un si drôle d'effet que je ne pourrais rien dire du tout et que vous ne m'entendriez point... — Essayez... — Ça n'est pas pour vous refuser, bien au contraire; mais vous me le demanderiez jusqu'à la nuit noire que je ne le ferais pas... — Vous êtes cruelle! dit Charles en riant. — Oh! ça non, monsieur, répliqua l'enfant qui se méprit au sens de l'expression employée par le jeune homme, je ne ferais pas de mal à une mouche. — Puisqu'il est impossible de vous fléchir, je vous quitte... continua M. de Saint-André; au revoir, mon enfant. — Bien le bonsoir, monsieur... — Seulement je vous demande, quand vous serez à deux ou trois cents pas d'ici, de reprendre votre chanson... — Oh! pour ça tant que vous voudrez...

Et la petite s'éloigna lentement, après avoir fait à Charles une dernière révérence.

Le jeune homme resta quelques minutes à la même place, la suivant du regard.

Quand elle eut disparu, il la cherchait encore...

Et lorsque, fidèle à sa promesse, sa voix harmonieuse égrena dans le lointain les notes de son refrain

champêtre, il se sentit tout d'un coup tressaillir.

Mais cette émotion dura peu.

Aussitôt que la dernière cadence de la mélodie rustique se fut éteinte dans le silence de la nature, Charles se remit en marche.

Au bout d'une demi-heure à peine il arrivait au château où le souper l'attendait.

La grotte.

Rien ne nous serait plus facile que de raconter à nos lecteurs l'histoire d'une passion romanesque, née d'un seul regard dans le cœur de Charles et développée immédiatement outre mesure.

Mais rien ne serait moins conforme à la vérité, et comme nous sommes, avant toutes choses, un historien véridique, nous ne broderons point des dessins de pure invention sur la trame si simple de notre récit.

Le fait est que Charles, en arrivant au château, ne pensait pas le moins du monde à la gentille Mignonne.

Il se mit à table et soupa de bon appétit.

Après le souper il fit, sans distractions, une partie de whist, dans laquelle il eut pour partenaires son père, sa mère et le digne abbé Bricogne.

Et enfin il alla se coucher et dormit, jusqu'au matin, d'un sommeil calme, profond et non interrompu.

Quand il se réveilla il pleuvait.

Charles ne put sortir pour aller à la chasse.

Il s'ennuya fort pendant cette journée, mais nous ne prendrons point sur nous d'affirmer que pendant ces longues heures de désœuvrement le souvenir de Mignonne vint le visiter une seule fois.

Évidemment les symptômes d'un naissant amour ne se manifestaient guère.

Le lendemain le soleil brillait radieux dans un ciel sans nuages.

Aussi, dès le point du jour, Charles, désireux d'oublier les ennuis de la veille, se mettait en campagne.

Pendant toute la matinée il battit avec ses chiens la plaine et les collines, tua quelques perdreaux, et déjeuna dans une ferme, de lait et de pain bis.

Restauré et reposé par ce frugal repas, le jeune homme se remit en marche.

Les hasards de la chasse lui firent décrire un circuit de plusieurs lieues, et il était déjà près de quatre heures de l'après-midi quand il atteignit le plateau d'un monticule couvert de bruyères arides et dominé par une couronne de rochers granitiques.

De cette éminence, le regard découvrait une partie de la contrée.

A gauche s'étendaient à perte de vue des champs coupés de petits bois et de landes incultes.

A droite une forêt dont la sombre verdure allait se perdre à l'horizon.

Et enfin, en avant, un paysage immense tout émaillé de clochers et de villages, parmi lesquels on distinguait, à une assez grande distance, le hameau de Saint-André.

Charles reconnut sans peine le lieu où il se trouvait.

Il était sur la *roche* et la forêt qu'il voyait à sa droite s'appelait le bois de *la Souche*.

Le souvenir de Mignonne revint aussitôt à son esprit.

Il regarda tout autour de lui avec attention...

A une petite distance, quelques chèvres broutaient avidement l'herbe rare et desséchée qui croissait entre les cailloux roulants et les laves couvertes de mousse et de lichens.

Mais personne ne veillait sur ce petit troupeau qui semblait abandonné.

Charles, avec l'agilité de ses vingt-deux ans, grimpa jusqu'au sommet de l'un des rochers dont nous parlions tout à l'heure.

Du haut de ce piédestal il aperçut Mignonne, assise au pied d'une touffe de buis gigantesques et s'occupant à construire un petit panier avec des écorces fraîchement coupées.

Il redescendit aussitôt et se dirigea du côté de la jeune fille.

En le voyant, cette dernière se leva d'un seul bond, devint rouge comme une pivoine et laissa tomber le travail inachevé qu'elle tenait à la main.

— Bonjour, ma petite Mignonne, lui dit Charles, touché, sans le savoir, de l'apparente émotion de la paysanne. — Bien le bonjour, monsieur Charles, répondit-elle d'une voix troublée. — Vous ne vous attendiez pas à me voir aujourd'hui, n'est-ce pas ? — Oh ! ça non, monsieur Charles, mais n'empêche, j'en suis joliment contente, allez ! Est-ce que vous êtes venu exprès, par ici? — Mais sans doute, répondit le jeune homme en rougissant un peu de ce demi-mensonge. — Depuis avant-hier, poursuivit Mignonne, j'ai pensé à vous bien des fois. — Vraiment! s'écria Charles. — Dame! oui. — Que pensiez-vous de moi, mon enfant ? — Ah ! rien ! répliqua la petite en hésitant, je ne pensais rien de vous... Je pensais à vous... voilà tout !

En face de cette tendresse ingénue qui se dévoilait avec une si adorable naïveté, Charles, pour la première fois, sentit battre son cœur.

Pour la première fois il attacha sur Mignonne un regard qui déjà n'était plus indifférent, et elle lui parut en quelque sorte transfigurée.

Une douce expression d'amour et de candeur

rayonnait sur le charmant visage de l'enfant.

Dans la vive étincelle voilée par les longs cils de ses yeux à demi baissés, on devinait le désir qui s'ignore lui-même.

La bouche, un peu sérieuse, et les joues empourprées témoignaient de la pudeur et de la chaste ignorance.

On eût dit une de ces têtes de jeunes filles dont Greuze nous a laissé de si charmants modèles.

A chaque seconde de cet examen, l'émotion de Charles augmentait, et cette émotion se communiquait à Mignonne.

Les deux jeunes gens gardaient le silence.

Ce silence commençait à devenir embarrassant.

Charles le rompit le premier.

— Venez vous asseoir là-bas, dit-il, venez, Mignonne, nous causerons.

Et tout en parlant, il désignait une sorte de petite grotte formée à peu de distance par une excavation naturelle pratiquée dans les rochers.

La jeune fille le suivit.

Charles porta sous cette voûte deux pierres plates et moussues.

Il s'assit sur l'une d'elles et fit signe à Mignonne de prendre place sur l'autre à côté de lui.

Mignonne hésita d'abord, mais cette hésitation fut de courte durée.

Elle suivit l'exemple de Charles.

Le jeune homme lui prit la main.

Elle fit un mouvement pour la retirer.

Charles ne céda point et la jeune fille n'insista guère.

— Mignonne, lui dit M. de Saint-André en pressant doucement la main qu'il serrait entre les siennes, vous m'avez dit l'autre soir que vous aviez seize ans... — Oui, monsieur Charles... C'est-à-dire, pas tout à fait, mais je les aurai bientôt... — Je vais vous faire une question qui vous semblera singulière, Mignonne, me promettez-vous de me répondre? — Dame! oui... — Mais la vérité... vraie?... — Oh! monsieur Charles, je ne dis jamais de mensonges! — Eh bien! mon enfant, n'avez-vous pas...

Charles s'interrompit.

— Quoi donc? demanda curieusement la jeune fille.

— Un amoureux...

Mignonne devint écarlate.

— Un amoureux! moi!... s'écria-t-elle. — Vous êtes bien assez jolie pour cela, ma petite, et cela ne me surprendrait nullement. — Oh! monsieur Charles... murmura l'enfant en cachant sa tête dans ses mains. — Vous ne me répondez pas? — Mais, mon Dieu, que voulez-vous que je vous réponde?... — Ce qui est... Avez-vous un amoureux, Mignonne, oui ou non? — Mais non! mais certainement non, que je n'en ai pas, monsieur Charles. — Bien sûr? — J'en jure! — Quoi!

usqu'à cette heure, personne ne vous a fait la cour? personne ne vous a dit que vous étiez jolie? — Oh! si fait... pour m'avoir dit ça, on me l'a dit, monsieur Charles.

Un mouvement involontaire fit tressaillir les muscles du jeune homme.

—Qui donc? demanda-t-il.—Dame! mon cousin... —Quel cousin?— Pierre Nicod. Le fils à mon oncle... —Un garçon de votre âge? — Oh! plus vieux que moi, il a pour le moins vingt-cinq ans. — Et il vous aime? — A ce qu'il dit... — Mais vous, Mignonne, vous ne l'aimez pas? — Oh! Dieu non, bien au contraire! quand je le vois venir d'un côté pour me parler, je m'*ensauve* de l'autre... — Et si je vous disais, moi, Mignonne, que je vous aime?... — Vous... monsieur Charles... balbutia la jeune fille. — Que répondriez-vous?—Je répondrais... je répondrais... Dame! que je ne vous crois guère... — Pourquoi? — Parce qu'un grand monsieur comme vous ne peut pas aimer une pauvre personne comme moi... — Vous pensez cela, Mignonne? — Dame! il me semble... — Enfant, interrompit Charles en attirant la jeune fille dans ses bras et en l'y retenant presque de force, vous avez tort de penser ainsi, car, aussi vrai que vous sentez battre mon cœur, je vous jure que je vous aime!

Cependant la paysanne, effrayée du mouvement de Charles, troublée par ses dernières paroles, s'était arrachée par un mouvement brusque à son étreinte frémissante.

Elle se tenait debout devant lui, dans une attitude gracieuse et embarrassée, les yeux baissés, mais brillants de pudeur et d'émotion, les lèvres entr'ouvertes par un demi-sourire, indécise entre la surprise, la frayeur et la joie.

Elle était ravissante ainsi.

Charles la contempla un instant en silence.

Ses artères battaient violemment.

Ses sens parlaient pour la première fois à son cœur un langage inconnu.

Il se sentait envahir tout entier par un violent et soudain amour.

Il voulait exprimer les sentiments tumultueux qui faisaient irruption dans son âme.

Mais la parole expirait sur ses lèvres brûlantes.

Il se souleva à demi de son siége improvisé, et l'un de ses bras enlaça de nouveau la taille de Mignonne.

La jeune fille se cambra instinctivement pour se dérober à cette douce étreinte.

La force lui manqua ou plutôt le courage.

Au bout d'un instant sa taille assouplie ne résista plus au bras caressant qui la pressait.

La pauvre enfant reprit bientôt sa place, non plus cette fois à côté de Charles, mais sur les genoux du jeune homme.

Ce dernier l'enferma dans ses bras et la serra passionnément sur son cœur.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes?... murmura-t-il à son oreille.

Mignonne ne répondit pas.

Mais sa respiration entrecoupée, sa poitrine haletante, parlaient assez pour elle.

Charles, trop naïf encore pour comprendre toute l'éloquence de ce muet langage, répétait d'une voix indistincte :

— Dis-moi que tu m'aimes, Mignonne... car je t'aime, moi... je t'aime... je t'aime...

A mesure qu'il parlait ainsi, sa bouche s'approchait davantage du visage de la jeune fille, dont sa respiration ardente brûlait les joues empourprées.

Bientôt sa bouche se colla sur ses joues.

Et enfin ses lèvres trouvèrent les lèvres de Mignonne.

Sous ce baiser de feu, le premier qu'elle eût jamais

reçu, la paysanne sembla près de perdre connaissance.

Un tressaillement nerveux passa dans tous ses membres.

Puis un anéantissement presque complet succéda à cette émotion trop vive, et son corps charmant s'affaissa dans les bras de Charles.

Sans être un roué bien habile, tout autre à la place de ce dernier aurait profité de ce demi-évanouissement voluptueux qui lui livrait la jeune fille sans défense.

Mais notre héros ne comprit rien aux symptômes, si clairs et si significatifs cependant, qui se manifestaient à lui.

Il eut peur.

Il recula devant un triomphe facile et assuré.

Il dénoua la chaîne vivante qui liait la jeune fille à son cœur et il l'assit avec des précautions infinies sur la mousse desséchée qui tapissait la grotte témoin de cette scène d'amour à laquelle il ne manquait qu'un dénoûment.

A peine Mignonne fut-elle ainsi soustraite à l'action du fluide magnétique et amoureux qui s'échappait des baisers de Charles pour jeter le désordre dans ses sens vierges encore, qu'elle revint complétement à elle-même.

Son premier mouvement fut de cacher dans ses

deux mains son visage pourpre de pudeur et d'amour.

Mais bientôt elle releva la tête et attacha sur les yeux de Charles agenouillé devant elle, un regard long et brûlant.

Il y avait dans ce regard une expression si douce de reproche tendre et indécis, que Charles devina une partie de la faute ou plutôt de la maladresse qu'il venait de commettre.

il essaya de la réparer.

Mais il était trop tard.

Au moment où il allait reprendre la jeune fille dans ses bras, un grand chien de berger, noir et fauve, se précipita dans la grotte en poussant deux ou trois hurlements d'alarme.

— Il arrive quelque chose à mes chèvres! s'écria Mignonne en bondissant au dehors, quoique Charles essayât de la retenir.

Il arrivait quelque chose en effet aux chèvres de la paysanne.

Un renard, sorti de son terrier situé aux environs, venait de s'emparer d'un jeune chevreau et de l'emporter sournoisement.

Le reste du troupeau s'enfuyait dans toutes les directions.

Mignonne poussa les hauts cris.

Le chien de berger se mit à la poursuite du ravisseur dont le fardeau ralentissait la course.

Charles saisit son fusil, mit en joue la bête fauve et fit feu.

Malheureusement son arme n'était chargée qu'à petit plomb.

Cependant l'effet produit fut immédiat.

Le renard abandonna sa proie qui tomba tout ensanglantée sur le gazon, et il s'enfuit avec une célérité merveilleuse.

Mignonne courut à son chevreau, le prit dans son tablier et s'efforça de panser les blessures de ses membres délicats.

Ce puéril accident avait désolé la jeune fille; d'ailleurs deux paysans qui passaient aux environs de la roche se dirigeaient du côté où les attiraient les hurlements du chien et le bruit du coup de fusil.

Il ne fallait plus songer à renouer ce jour-là la causerie d'amour si brusquement interrompue.

Charles le comprit.

Il serra la main de Mignonne et la quitta en lui disant tout bas :

A demain!

§

Nous n'entreprendrons point l'analyse des sentiments et des sensations qui se succédèrent dans le cœur et dans l'esprit de la jeune paysanne restée seule.

Nous avons deux raisons pour nous abstenir.

La première, c'est qu'une étude consciencieuse et approfondie serait fort ennuyeuse pour nos lecteurs et très-fatigante pour notre paresse.

La seconde, c'est qu'il nous paraîtrait difficile de débrouiller le chaos de pensées incohérentes dans lesquelles Mignonne elle-même ne voyait pas clair, à coup sûr.

Disons seulement que la jeune fille, après avoir répondu aux questions des deux paysans que nous avons vus se diriger de son côté, retourna dans la petite grotte où sa vertu venait de courir un si grand danger, et, assise sur l'une des pierres que Charles y avait transportées, les deux coudes appuyés sur ses genoux et la tête cachée dans ses mains, s'y plongea dans une méditation profonde, dont nous laissons à nos lectrices le soin d'apprécier la nature.

§

Le moment est venu de constater la présence d'un nouveau personnage, personnage étrange et bizarre, qui, à l'insu de Charles et de Mignonne, avait assisté à tous les incidents de la scène que nous venons de raconter.

Ce personnage était un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Rien ne pouvait se voir de plus hideux que sa personne et de plus repoussant que ses allures.

Qu'on se figure une sorte de nain, haut de quatre pieds tout au plus.

Qu'on imagine un torse de géant, soutenu par des jambes d'enfant, qui, trop faibles pour le poids disproportionné du buste, ployaient, déjetées et tordues comme les pattes d'un basset.

A ce torse s'ajustaient des bras longs et noueux, terminés par des mains difformes et velues.

Une tête plate et déprimée, couronnée par une chevelure rousse, touffue et hérissée, complétait cet ensemble disgracieux.

Nous ne saurions donner une idée bien exacte des traits et surtout de la physionomie de cette tête.

Des yeux infiniment petits, qu'on eût dits percés avec une vrille et dont la prunelle, d'un gris pâle, nageait dans un fluide d'un bleu sale, lui donnaient, conjointement avec une bouche énorme et presque sans lèvres, une expression de méchanceté basse et astucieuse.

Le teint semblait blafard, sous les couches terreuses amoncelées sur les joues depuis un temps immémorial par suite d'une inconcevable incurie.

Le costume de ce monstrueux personnage était digne en tout point de son extérieur peu prévenant.

Sur les broussailles incultes de sa chevelure se

dressait un bonnet de coton à raies rouges, blanches et bleues.

Un sarrau de toile bise, tout déchiré et d'une malpropreté repoussante, descendait sur un pantalon de droguet rapiécé en cent endroits, et si court qu'il laissait à découvert les jambes rachitiques du nain presque depuis le genou.

Ces jambes étaient nues et les pieds plongeaient dans de lourds sabots garnis de paille.

Au moment où M. de Saint-André était arrivé sur la *Roche,* le personnage dont nous venons d'esquisser le portrait semblait être en embuscade derrière un fragment de lave jeté par la main du hasard sur deux blocs de granit brisés et assez semblables aux *dolmens* druidiques de nos aïeux les Gaulois.

Tant que Charles et Mignonne avaient causé ensemble sur le plateau, à la vue de tous et à ciel découvert, le nain était resté tapi dans sa cachette dans un état d'immobilité tellement grande qu'on aurait pu le croire endormi, si le regard clair et brillant de ses yeux n'eût fourni la preuve manifeste qu'il veillait et qu'il observait.

Mais, aussitôt que la paysanne eut suivi le jeune homme dans la grotte que nous connaissons, les yeux de l'inconnu étaient devenus inquiets et pour ainsi dire hagards.

Il avait quitté son poste, et, rampant à travers les

inégalités du terrain, il avait atteint une touffe de buis et de genévriers derrière laquelle il s'était caché.

Ces arbustes croissaient en face de la grotte, à une distance de cinquante ou soixante pas, et, de là, on pouvait voir encore ce qui se passait sous la voûte.

A mesure que se déroulaient les péripéties amoureuses que nos lecteurs connaissent déjà, la physionomie du nain prenait une expression menaçante et sinistre.

Lorsque Mignonne, à demi pâmée, s'affaissa dans les bras du jeune homme, le nain ramassa sur le sol et serra dans sa main droite un caillou aigu et tranchant.

Puis il se souleva à demi.

En ce moment, ses sourcils contractés annonçaient une fureur jalouse.

Mais bientôt il laissa retomber son arme et reprit son immobilité première.

. . . . . .

. . . . . .

Quand Charles se fut éloigné et quand Mignonne fut retournée s'asseoir sous la voûte, le nain quitta son abri et s'avança dans la direction de la jeune fille.

Pierre Nicod.

Au bruit des pas d'un homme, Mignonne tressaillit et leva la tête.

Le nain était debout devant elle.

A sa vue, elle ne put retenir un faible cri.

Le nain partit d'un éclat de rire qui ressemblait au bruit que produit une porte en tournant sur ses gonds mal graissés.

Puis après avoir donné cours à cette hilarité contrainte, il dit d'une voix rauque :

— Est-ce que je vous fais peur, cousine? — Nenni, mon cousin Pierre, répondit la jeune fille, pourquoi donc que vous me feriez peur?... — Dame! on ne sait pas! les jeunesses ont des idées si drôles! A propos d'idées, cousine, à quoi donc que vous pensiez, comme ça, la tête cachée dans vos mains?

Mignonne rougit involontairement.

—Je pensais..., répondit-elle, je pensais à mes chèvres... — Ah! fit d'un air incrédule Pierre Nicod, car c'était lui. — Oui, poursuivit vivement la paysanne, à preuve qu'il est arrivé un malheur au troupeau, tout à l'heure. — Un malheur? répéta le nain. — Le renard est venu... — Ah! dit Pierre pour la seconde

fois, et qu'est-ce qu'il a fait, le renard? — Dame!... il emportait un chevreau... — L'a-t-il emporté tout à fait? — Non, grâce à un chasseur qui se trouvait là par hasard, et qui l'a épouvanté en tirant dessus... — Un chasseur? — Oui. — Le connaissez-vous, ce chasseur? — Je crois, balbutia Mignonne en tortillant entre ses doigts l'un des coins de son tablier, je crois que c'est le fils à M. le baron de Saint-André... — Est-ce que vous n'en êtes pas bien sûre, cousine? — Dame! il m'a bien semblé le reconnaître... — Il passait ici, par hasard, en chassant? — Mon Dieu, oui. — Et il ne vous a rien dit, ce jeune monsieur? — A moi? et qu'est-ce que vous voudriez donc qu'il m'eût dit, cousin? — Est-ce que je sais?... — Il ne me connaît seulement pas... — Oh! ça n'est pas une raison!... Ces jeunes messieurs qui sont riches, qui ont de beaux habits, de belles manières et un beau langage, trouvent toujours un tas de choses à dire aux jolies filles qu'ils rencontrent sur leur chemin, et ils n'ont pas besoin de les connaître pour leur jurer qu'ils en sont tombés amoureux, et pour leur demander du premier coup... tout ce qu'un garçon peut demander à une jeune fille!!

En écoutant les paroles de Pierre Nicod, paroles prononcées avec un accent mordant et ironique, Mignonne se déconcertait de plus en plus et commençait à craindre que son cousin n'eût surpris quelque chose de ce qui venait de se passer.

Mais le nain lui-même prit soin de la rassurer.

— Enfin, puisqu'il ne vous a rien dit, cousine, continua-t-il, c'est bon.

Il se tut pendant un instant, puis il reprit:

— C'est que, voyez-vous, je suis votre amoureux, moi, et si quelqu'un s'avisait de vous en conter, foi de Pierre Nicod, il ne ferait pas bon pour ce quelqu'un-là!!...

Les yeux du cousin de Mignonne prirent en ce moment une expression tellement féroce que la jeune fille pâlit et se mit à trembler.

Pierre feignit de ne point s'apercevoir de cette émotion douloureuse, et il reprit:

— Voici la nuit qui vient, cousine, il est bientôt l'heure de rentrer à la ferme; je vas vous aider à ramener les chèvres.

Et joignant l'action aux paroles, il siffla le chien, puis approchant de ses lèvres un de ces instruments faits d'une corne de bœuf, et qu'en Franche-Comté on appelle *Cornets à bouquin,* il en tira ces sons discordants qui annoncent aux troupeaux que le moment est venu de quitter les pâturages.

Les chèvres obéissantes comprirent ce signal, et bientôt, grâce à l'intelligence du chien de berger qui harcelait vigoureusement les retardataires, le troupeau tout entier se mit en marche sous la conduite de Mignonne et de son cousin.

§

Du plateau de la *Roche* à la ferme des *Etioux,* il pouvait y avoir une demi-lieue de chemin.

Pour aller de l'un à l'autre, il fallait traverser le bois de la *Souche.*

Au moment où Mignonne et Pierre Nicod s'engagèrent sous les grands arbres de la forêt, le crépuscule commençait à descendre et les premières étoiles scintillaient déjà dans le velours sombre du firmament.

La feuillée épaisse des ormes et des chênes ajoutait à l'obscurité, et les sinuosités du sentier s'entouraient de ténèbres presque complètes.

Mignonne marchait en avant, rêveuse et serrant contre sa poitrine l'agneau blessé par les morsures du renard.

Son cousin la suivait, à une distance de deux ou trois pas.

Pierre Nicod était amoureux de Mignonne; nous avons entendu la jeune fille elle-même le dire à M. de Saint-André.

Mais ce que la paysanne ignorait comme nos lecteurs, c'était la violence et la profondeur de l'amour qu'elle avait inspiré.

Le nain s'était épris d'une passion d'autant plus

ardente qu'il se savait hideux, dédaigné de tous, et qu'il n'avait nulle espérance de se voir payé de retour.

Un amour pareil, tout de dévouement et d'abnégation, aurait épuré et agrandi une nature dont les instincts auraient été nobles et généreux.

Mais l'âme de Pierre Nicod rivalisait de laideur avec le corps qui lui servait d'enveloppe.

La passion avait développé outre mesure les instincts mauvais qui se trouvaient en germe dans le cœur du paysan : une haine jalouse pour tous ceux que la nature avait traités moins en marâtre et des désirs d'une brutalité bestiale et révoltante.

On devine ce qu'avait dû produire en lui la scène à laquelle il avait assisté et qui lui avait montré Mignonne livrée frémissante et éperdue au bras de Charles de Saint-André.

Pierre Nicod, en proie à la double torture de la colère et de la jalousie, s'était juré deux choses : la perte de son rival et la possession de Mignonne.

— Elle m'appartiendra!... se disait-il en marchant derrière sa cousine, dont il devinait au travers des ténèbres la forme gracieuse.

«Elle m'appartiendra!... répétait il, mais quand!...»

Et il se répondait ainsi :

« — Pourquoi pas demain?

» Pourquoi pas cette nuit?

» Pourquoi pas dans une heure?

» Pourquoi pas à l'instant? »

A peine cette dernière penséo venait-elle do se formuler dans son esprit, que sa résolution était prise.

Le sang lui monta au cœur et à la tête, pour l'étourdir et pour l'aveugler.

Il chancela comme un homme ivre.

C'est qu'il était ivre en effet; ivre de luxure et de brutale ardeur.

A l'endroit où Mignonne et Pierre Nicod venaient de parvenir, le sentier tournait dans la forêt et la voûte de verdure se faisait plus épaisse encore.

Le paysan s'arrêta.

— Mignonne, dit-il.

La jeune fille tourna la tête.

— Mignonne, répéta Pierre Nicod. — Qu'est-ce que vous me voulez, cousin? demanda la paysanne. — Écoute un peu ici, j'ai quelque chose à te dire... — Quoi donc? — Quelque chose que je t'ai déjà dit plus d'une fois et que je veux te répéter...

Il y avait un tremblement tel dans la voix rauque de Pierre Nicod, que Mignonne eut peur, et qu'au lieu de retourner en arrière elle fit un mouvement pour hâter le pas.

Mais son cousin prévit et empêcha ce mouvement.

D'un bond il se trouva devant elle.

— Écoute-moi... murmura-t-il. — Plus tard, tout à l'heure..... à la ferme..... répondit Mignonne avec une frayeur croissante. — Non pas plus tard! non pas tout à l'heure! non pas à la ferme! mais ici, ici et tout de suite!... — Enfin, cousin, balbutia Mignonne, qu'est-ce que vous me voulez?—Je veux te dire que je t'aime... et qu'il faut que tu sois à moi...

Et, tout en parlant, Pierre Nicod avait pris la jeune fille dans ses bras.

— Au secours! cria Mignonne. — Appelle si tu veux!... murmura le nain avec un ricanement farouche, nous sommes seuls ici... personne ne viendra, personne n'entendra tes cris, et d'ailleurs je les étoufferai!...

En effet, Pierre, soulevant la jeune fille avec une violence irrésistible, contint sans peine ses efforts désespérés, et appuyant sa bouche sur les lèvres de sa victime, il la réduisit au silence.

Puis, comme un sanglier qui fait une trouée pour regagner sa bauge, il quitta le chemin battu et s'enfonça avec son léger fardeau dans l'épaisseur des taillis.

Un crime.

— Au nom du ciel!... au nom de Dieu!... mon cousin, laissez-moi... s'écria Mignonne quand Pierre Nicod dénoua son étreinte pour la jeter sur le gazon. — Je ne crains pas le ciel!... Je ne crois pas en Dieu!... répondit le paysan; cesse donc de pleurer, cesse donc de prier, car il faut que tu sois à moi, et rien au monde, pas même le tonnerre en tombant sur nous, ne pourrait m'empêcher de te posséder...

Mignonne était perdue, bien perdue, on le voit.

Cependant elle ne voulait pas succomber sans entreprendre une lutte suprême, sans essayer un effort désespéré.

A coup sûr elle était la plus faible.

Mais les femmes qui défendent à la fois leur amour et leur pudeur, trouvent, par instant, une force miraculeuse.

Pierre Nicod, nous le savons, l'avait renversée sur la terre où il contenait violemment ses membres délicats.

Elle s'appuya sur ses coudes et sur ses mains, et roidit tout son corps pour essayer de se soulever.

Ce fut en vain.

Le nain presque étendu sur elle l'écrasait de son poids.

Une seconde tentative fut inutile comme la première.

Les efforts de Mignonne étaient paralysés par la position de Pierre Nicod qui redoublait ses caresses lascives.

Mignonne se sentait défaillir.

Le souffle lui manquait.

Des paillettes de feu semblaient passer devant ses regards et des bruits étranges emplissaient ses oreilles.

Elle allait succomber.

En ce moment le hasard, ou la Providence, si l'on veut, vint à son aide.

Sa main convulsivement crispée et dont les ongles labouraient le gazon rencontra sur le sol un fragment de bois mort, long de quelques pouces et pointu par un bout.

Mignonne, ranimée par un espoir soudain, serra cette arme dans sa main où elle l'assujettit de son mieux.

Puis, afin d'endormir pour un instant la défiance de Pierre Nicod, elle feignit d'être à bout de ses forces et de perdre complétement connaissance.

C'est ce que le paysan voulait.

Enfin! .. murmura-t-il.

Et il se souleva à demi pour respirer lui-même.

Mais Mignonne, prompte comme l'éclair, s'était dressée en même temps que lui.

Sa main droite, rejetée en arrière, avait décrit une courbe rapide, et, toujours munie de son stylet improvisé, était revenue frapper Pierre Nicod en plein visage.

Mignonne sentit que la pointe acérée du morceau de bois pénétrait profondément dans la chair.

Le paysan poussa un cri terrible.

Il bondit sur ses jambes.

Il frappa l'air de ses deux bras.

Puis il retomba lourdement en arrière avec un gémissement sourd.

Mignonne, presque folle d'épouvante, franchit le corps inanimé qui lui barrait le passage, regagna, non sans peine, le sentier en laissant des lambeaux de ses vêtements aux ronces des taillis, et, sans ralentir un seul instant sa course, elle parvint haletante à la ferme où son troupeau arrivait en même temps qu'elle, car l'instinct routinier des chèvres et la sagacité intelligente du chien qui leur servait de guide, ne leur avaient pas permis de s'écarter du droit chemin.

Mignonne enferma ses chèvres dans l'étable et entra dans la salle basse de la ferme.

Cette pièce, assez vaste, servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger et de salle commune.

Elle n'était ni carrelée, ni planchéyée, on y mar-

chait sur un sol dur et battu, hérissé de callosités boueuses.

Les solives du plafond, ainsi que les murailles jadis blanchies à la chaux, étaient aujourd'hui noircies et pour ainsi dire vernies par la fumée.

Un grand bahut en bois de chêne supportait des assiettes et des plats de cette faïence grossière à enluminures éclatantes représentant le plus souvent un clocher avec sa girouette, ou deux coqs en train de se chercher querelle.

En face de ce bahut se trouvait une cheminée immense sous le manteau de laquelle quatre ou cinq personnes pouvaient s'asseoir parfaitement à l'aise.

Malgré la saison, un feu de sarments et de pommes de pin petillait dans l'âtre.

Une marmite, pleine de pommes de terre bouillies, se balançait à la chaîne de la cheminée au-dessus du foyer.

Deux carabines, en assez mauvais état, étaient suspendues à des crampons au couronnement de la cheminée et semblaient mises sous la protection d'une petite image de la Vierge en plâtre, coloriée de rouge et de bleu.

Des tiges de maïs, des jambons et des quartiers de lard pendaient en maint endroit du plafond.

Enfin, au milieu de la chambre, une longue table en bois de chêne comme le bahut supportait plusieurs

couverts, un vaste plat de lard tout fumant et une petite lampe de cuivre dont la lueur tremblotante éclairait les convives, conjointement avec la clarté du foyer.

Ces convives, au nombre de quatre, étaient le père Nicod, Monique sa femme, un garçon de ferme et une grosse servante.

Deux couverts inoccupés indiquaient les places de Mignonne et de Pierre Nicod.

— Comme tu rentres tard, ce soir, petiote, dit le fermier à sa nièce, au moment où cette dernière arrivait dans la salle. — Dame! mon oncle, je n'ai point pu revenir plus vite, répondit cette dernière en s'efforçant de cacher les traces de son émotion récente.

— Ah! Jésus mon Dieu! s'écria Monique Nicod en jetant les yeux sur les traits décomposés et sur les vêtements en désordre de Mignonne, ah! Jésus mon Dieu! comme te voilà faite, et qu'est-ce qui t'est donc arrivé pour te mettre dans des états pareils?...

— J'ai eu joliment peur, allez!... répondit Mignonne, décidée à cacher une partie de la vérité. — Peur de quoi, petiote?... demanda le père Nicod. — Peur d'une bête qui s'est jetée sur mes chèvres, et qui a mangé à moitié un de mes chevreaux qui est, à cette heure, en train de trépasser dans l'étable...

— Ah! saint Jérôme, mon bon patron! et comment

donc que ça est arrivé, petiote?... — Je vais vous dire, mon oncle...

Et Mignonne entama un récit long et diffus dans lequel elle ne parla, comme bien on pense, ni de Charles de Saint-André, ni de Pierre Nicod.

A l'entendre, une bête fauve, loup ou renard, elle ne savait au juste lequel, se serait jetée sur ses chèvres au moment où elle allait entrer dans le bois avec son troupeau.

La frayeur, alors, se serait emparée d'elle et l'aurait poussée à s'enfuir à travers les taillis, jusqu'au moment où, un peu rassurée et revenue sur ses pas, elle aurait trouvé dans le sentier le chevreau blessé que la bête fauve venait d'abandonner.

Tout ce récit n'était rien moins que clair; mais Jérôme Nicod et sa femme s'en contentèrent parfaitement et rendirent grâce au ciel qu'il ne fût point arrivé de plus grand malheur.

—Allons, petiote, dit le fermier, ce n'est après tout qu'un chevreau de moins, il n'y a pas là de quoi se faire de la peine. Voyons, assieds-toi et soupe....

Mais Mignonne n'avait pas faim.

Le père Nicod remplit l'assiette de la jeune fille et il poursuivit :

— C'est étonnant comme tout le monde est en retard aujourd'hui!... où diantre peut être Pierre?... tu ne l'aurais point rencontré, par hasard, petiote?

Mignonne se prit à trembler de tous ses membres. Elle devint très-pâle et n'eut pas la force de répondre.

— Est-ce que tu ne m'entends point?... dit Nicod. —Moi... mon oncle... balbutia Mignonne. Si... non... je ne sais pas... — Je te demande si tu as rencontré Pierre?... —Non, mon oncle... non... je ne l'ai point vu... et, d'ailleurs, où l'aurais-je vu? — Est-ce que je sais, moi?... sur la *Roche* ou dans le bois... ça serait tout naturel. — Oh! certainement... tout naturel... mais ça n'est pas... — Enfin, il n'y a pas à s'inquiéter, il reviendra sans doute tout à l'heure... — Oui, mon oncle, sans doute... — Il est peut-être allé à Saint-André.... — Oui... mon oncle... peut-être bien... — D'ailleurs il y aura encore assez à manger pour lui, quand il arrivera. — Je vais mettre sa soupe et son lard dans une assiette, sur la cendre chaude, fit Monique. — C'est ça, ma femme, répliqua Jérôme Nicod.

Puis il ajouta vivement, en regardant Mignonne qui chancelait sur sa chaise :

—Mais, petiote, petiote... est-ce que tu te trouves malade?... — Non, mon oncle, dit la jeune fille d'une voix faible. — Comment : *non!* mais, *si,* au contraire! *si,* de par tous les diables! tu pâlis!... tu pâlis... patatra! la voilà par terre!

Mignonne, en effet, venait de perdre complétement

connaissance et avait coulé de son siége sur le sol, où elle gisait étendue et livide.

On s'empressa autour d'elle.

Monique détacha sa robe.

Jérôme lui jeta de l'eau au visage pour la faire revenir à elle-même.

Enfin elle rouvrit les yeux.

En ce moment un nouveau personnage entra dans la ferme.

Le borgne.

Ce nouveau venu était Pierre Nicod.

Mais si défiguré et si méconnaissable, si hideux, qu'un cri de surprise et d'effroi retentit à son aspect.

Les vêtements du jeune homme étaient non pas tachés, mais complétement imprégnés de sang.

Un filet sanglant coulait lentement sur sa joue en s'échappant de l'orbite de son œil droit.

Un mouchoir de poche, noué de manière à couvrir toute la partie supérieure du visage, cachait sans doute une plaie profonde.

La teinte pourpre du sang tranchait d'une manière horrible avec la pâleur cadavéreuse de la peau.

Les lèvres même étaient blanches.

Un sourire sinistre les écartait.

— C'est moi, dit-il en entrant et d'une voix assez ferme, c'est moi, bonsoir, tout le monde...

Les paysans étaient muets d'épouvante.

Mignonne s'était évanouie de nouveau.

Pierre Nicod s'avança jusqu'auprès de la cheminée.

Là, il se laissa tomber sur une chaise.

Monique, revenue de la première et terrible surprise que lui avait causée la vue de son fils dans un pareil état, accourut s'agenouiller à ses pieds, en s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! mon enfant, qu'est-ce que tu as? — Oh! presque rien, mère, répondit Pierre Nicod avec un ricanement farouche. — Comment, presque rien, malheureux garçon! mais tu es blessé, mais ton sang coule que c'est pitié!! est-ce que tu t'es battu? est-ce que tu as reçu quelque mauvais coup? — Non, dit Pierre d'un ton d'impatience, non, je ne me suis pas battu. — Enfin, voyons, qu'est-ce que c'est que ta blessure?... — Regardez.

Monique finit par où elle aurait dû commencer.

Elle dénoua le mouchoir qui couvrait la plaie de son fils.

Mais à peine ce bandage était-il tombé que Monique poussa un nouveau cri et se mit à éclater en sanglots.

Pierre Nicod avait l'œil crevé.

Le globe, déchiré et sanglant, sortait à moitié de l'orbite.

Il n'y a pas de mots qui puissent exprimer l'horreur de ce spectacle.

— Ah çà! dit Pierre brusquement, quand vous vous désoleriez, mère, et quand vous pousseriez jusqu'à demain des cris à fendre l'âme, est-ce que vous y changeriez quelque chose? Je suis borgne à perpétuité! C'est un malheur, mais qu'y faire? — Ah! mon Dieu! répétait Monique, sans écouter son fils, ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

Et ses gémissements redoublaient.

— Non de D...! s'écria le nain en frappant du pied, nom de D...! taisez-vous! vous me brisez la tête... et j'y ai déjà assez mal, allez!... — Le garçon a raison, dit Jérôme en intervenant entre la mère et le fils, il ne s'agit pas de se désespérer, mais de le panser le mieux possible. — Le panser? demanda Monique, mais comment? Cours vite à Pontarlier, mon homme, chercher un *sirurgien*. — Inutile! dit Pierre Nicod, je me soignerai mieux que ne le feraient les médecins de la ville... — Jésus! Marie! ça ne se peut pas... — Vous verrez! — Comment, tu veux?... — Je veux que vous me donniez ce qu'il me faut, et vite, car je souffre comme un damné! — Dis ce qu'il te faut, et tu l'auras. — D'abord de l'eau froide, pour ôter tout

le sang qui sèche sur ma figure et qui m'aveugle de l'œil qui me reste. — Voilà, et après? — Déchirez des morceaux de la plus fine toile que vous aurez et mettez-les tremper dans de l'eau salée, j'appliquerai ça sur ma plaie... C'est le meilleur de tous les remèdes, à ce qu'on dit...

Monique s'empressa d'exécuter les volontés de son fils, et au bout d'un instant, le nain appliquait sur l'orbite de son œil ensanglanté les compresses imbibées d'eau salée.

La douleur fut atroce et lui arracha une série de jurons nettement articulés.

— Ça ira mieux demain, dit-il ensuite. Parlons d'autre chose, et, à propos d'autre chose, faites donc un peu attention à ma cousine Mignonne, que voilà tout étendue par terre comme un paquet de linge sale... Est-ce qu'il lui est arrivé malheur aussi, à celle-là?

Nos lecteurs devinent sans peine avec quel accent Pierre Nicod prononça cette dernière phrase.

Tandis que Monique relevait Mignonne, Jérôme répondit :

— Oh! la petite, ça n'est rien, elle a rencontré un loup qui s'est jeté sur ses bêtes et la frayeur lui a tourné le sang, voilà tout! — Ah! fit Pierre. — Mais toi, mon pauvre garçon, continua le fermier, où donc que tu as attrapé ce mauvais coup? — Moi... dit le nain en paraissant hésiter.

Mais il répondit presque aussitôt :

— Mon Dieu, c'est bien simple! J'étais monté sur un arbre dans le bois de la *Souche* pour dénicher des pies, j'ai mis le pied sur une branche pourrie, elle s'est cassée, j'ai essayé de me rattraper, je n'ai pas pu, j'ai dégringolé jusqu'en bas et il s'est trouvé par terre un maudit morceau de bois mort, juste en face de mon œil droit. Voilà! — Nom de nom! quelle sacrée chance! — Le fait est que c'est du guignon! mais, bast! je ne serai pas beaucoup plus laid après qu'avant...

Pierre se mit à rire.

Cette apparence de gaieté était effrayante.

Il garda le silence pendant un instant, puis il reprit :

— Maintenant, je vas me coucher, car, comme bien vous pensez, je n'ai guère envie de souper. Allons, bonsoir, tout le monde...

Mignonne venait de rouvrir les yeux.

Pierre Nicod s'approcha d'elle.

Il lui prit la main que la pauvre enfant n'osa pas lui refuser.

Et, serrant cette main à la broyer, il ajouta :

— Bonsoir aussi, cousine Mignonne, bonsoir et au *revoir!*

Puis il sortit en chancelant.

§

Trois semaines s'étaient écoulées depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Pendant quelques jours Pierre Nicod, en proie à une fièvre violente, avait dû garder la chambre et le lit.

Mais la force prodigieuse de sa constitution l'avait miraculeusement tiré d'affaire, et, depuis une semaine environ, il quittait la ferme, chaque après-midi, pendant deux ou trois heures.

Mignonne continuait, comme par le passé, à mener paître son troupeau sur le plateau de la *Roche*, où M. de Saint-André ne manquait jamais de venir la rejoindre.

La jeune fille aimait Charles, nous l'avouons.

Elle l'aimait d'un amour tout à la fois naïf et absolu.

Seulement, et malgré les suggestions perfides de la jeunesse, de l'inexpérience et des désirs, Mignonne, mise en garde contre elle-même par la faiblesse qu'elle avait montrée lors de la scène de la grotte, avait élevé autour de sa pudeur une infranchissable barrière, et n'avait rien accordé de complet et de décisif aux ardentes sollicitations de Charles.

La passion de ce dernier n'en était que plus vive.

Il savait bien que l'heure du berger sonnerait tôt ou tard pour lui.

Seulement il ignorait si ce serait bientôt.

Et, disons-le, au milieu des émotions d'un premier amour, cette attente inquiète, fébrile, mêlée de grandes joies et de petites déceptions, cette attente ne manquait pas de charme.

C'est alors qu'était survenu dans les allures et dans les habitudes de Charles ce changement si complet dont nous avons entendu la baronne de Saint-André parler à l'abbé Bricogne dans les premières pages de ce livre.

La situation de nos principaux personnages étant ainsi posée, poursuivons.

La passerelle.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se transporter avec nous dans un lieu fort pittoresque assurément et connu dans tout le pays sous cette désignation : *la passerelle du Val d'Ajoz.*

Le Val d'Ajoz, à trois ou quatre lieues de l'endroit qui nous occupe, était une vallée large et profonde, encaissée entre des collines abruptes et parcourue par une petite rivière dont les eaux bondissantes écumaient sur un lit de cailloux.

Peu à peu, et en se dirigeant du côté où vont se

passer les faits dont nous sommes l'historien, les parois de la vallée se rapprochaient insensiblement.

Les collines devenaient des rochers taillés à pic.

Le ruisseau se faisait torrent et se brisait avec fureur contre les blocs de granit qui s'opposaient à sa course impétueuse.

Et, enfin, à l'endroit nommé *la passerelle,* le val, profond de près de cent pieds, n'en comptait guère plus de huit ou dix de largeur.

Au fond de cet abîme l'eau du torrent bruissait comme une cataracte, et, en se penchant sur les bords, on entrevoyait au milieu de la demi-obscurité une écume blanchâtre semblable à un brouillard léger et permanent.

La passerelle était un petit pont formé de deux planches de sapin, sans garde-fou et étroit à donner le vertige.

Des ormes séculaires et des chênes immenses croissaient tout à l'entour et donnaient au paysage un cachet sévère et grandiose.

§

C'était un matin au point du jour.

Le soleil se levait pâle, à l'orient, au milieu de vapeurs épaisses.

Le torrent grondait au fond du gouffre et de petits nuages floconneux montaient à l'orifice.

Auprès de la passerelle un homme était accroupi.

On ne pouvait juger de la taille de cet homme dont les jambes pendaient dans l'abîme.

Il était vêtu d'une blouse bleue, et une sorte de bandage cachait son front et presque tout le côté droit de son visage.

Nos lecteurs ont reconnu Pierre Nicod.

Le nain s'occupait à un travail étrange et incompréhensible.

A côté de lui se trouvaient une serpe, une petite scie et une vrille de menuisier.

Il avait enlevé les deux planches de la passerelle et l'extrémité de l'une de ces planches se trouvait sur ses genoux.

Il sciait adroitement cette planche, en biais, à trois pieds du bout.

Et, tandis que son outil mordait le bois sec, il chantonnait entre ses dents et avec distraction ce vieux rondeau populaire :

Là-haut, là-bas, sur un rocher
Il est une bergère...
Lon-la,
Il est une bergère...
Qui chantait haut, qui chantait bas,
En plaignant sa misère.
Lon-la!
En plaignant sa misère!

Quand le sapin se fut séparé en deux morceaux, il prit la vrille et perça dans la double extrémité de ces morceaux trois trous qui se correspondaient.

Chacun de ces trous reçut une cheville préparée d'avance, et la planche ainsi rajustée sembla, comme auparavant, d'une seule pièce.

Ceci terminé, Pierre Nicod se mit à l'œuvre pour la seconde planche en reprenant sa chanson :

Le fils du roi l'a entendu
Du logis de son père.
Lon-la!
Du logis de son père.
Le fils du roi s'est demandé :
Quelle est cette bergère?
Lon-la!
Quelle est cette bergère?

Nous faisons grâce à nos lecteurs des autres couplets.

Dès qu'il eut achevé sa besogne, Pierre Nicod se leva.

Avec des précautions inouïes il replaça les deux planches au-dessus du torrent, et la passerelle se trouva reconstruite aussi solide, en apparence, qu'une heure auparavant.

Seulement, un piége horrible se cachait sous cette trompeuse apparence, car le poids le plus frêle devait disjoindre la passerelle et broyer dans

l'abîme celui qui se serait aventuré à la traverser.

Un sourire effrayant vint écarter les lèvres du nain, tandis qu'il jetait un regard de triomphe sur le travail qu'il venait de mener à bien.

—Ah! ah! murmura-t-il, nous rirons tout à l'heure!

Et il alla se blottir sous les broussailles, à vingt pas de la passerelle perfide.

On devine que Pierre Nicod qui depuis quelques jours étudiait, dans l'intérêt de sa vengeance, les habitudes de son rival, s'était assuré que chaque matin Charles de Saint-André franchissait la passerelle du Val d'Ajoz pour se rendre auprès de Mignonne au plateau de *la Roche*.

§

Comme de coutume, monsieur de Saint-André venait de se mettre en route.

Nous n'ignorons pas que la chasse servait de prétexte à ses longues absences.

Aussi ne manquait-il point d'emporter sa carnassière et son fusil, et d'emmener deux chiens d'arrêt, quoique tout cela lui fût devenu parfaitement inutile.

Diane et Pompée, ses fidèles compagnons, bondissaient joyeusement devant lui, se jetant parfois à droite et à gauche dans les champs fraîchement moissonnés et semblant engager leur maître à les y suivre.

Mais Charles se souciait peu des lièvres et des perdrix, il allait revoir Mignonne. Il était absorbé par ses pensées d'amour, et tout le gibier de la terre aurait pu partir entre ses jambes sans qu'il se donnât la peine de faire un mouvement pour lui envoyer du plomb.

— Comme elle est jolie! se disait-il, comme elle est jolie et comme je l'aime, ma Mignonnette!...

« Pauvre petite! elle m'attend, elle m'appelle, et son cœur bat en pensant que je vais venir!

» Elle m'aime bien aussi, Mignonne... pourquoi donc me résiste-t-elle?

» Puisqu'elle abandonne à mes baisers ses beaux yeux, ses lèvres si fraîches et ses cheveux si doux, puisque ses regards, en s'attachant aux miens, deviennent tremblants d'émotion et humides de volupté, puisque, lorsque je la tiens dans mes bras, je sens son jeune cœur palpiter et bondir contre le mien... pourquoi donc refuse-t-elle de me donner tout ce qu'une femme peut donner de bonheur à l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée?

» Elle n'est ni coquette, ni fausse, ni artificieuse cependant!

» Elle est simple comme la fleur des champs!

» Elle ignore l'art d'attiser les désirs par une adroite résistance.

» Qui donc combat ainsi pour elle?

» Qui donc la défend si vaillamment et contre moi et contre elle-même?...

» Son innocence et sa pudeur.

» Pauvre enfant que je veux tromper!

» Mais, la tromper... pourquoi?

» Si, au lieu d'être son amant, je devenais... son mari?

» Allons donc! je suis fou!

» Fou!... pourquoi?

» Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, cette jeune fille, son esprit est inculte, mais il peut se former; elle m'aime, enfin, et elle n'a jamais aimé que moi...

» Ne serais-je donc pas heureux avec elle?

» Oui, sans doute.

» Mais que dirait ma mère?...

» Mais que dirait le monde?...

» Le monde rirait de moi.

» Ma mère ne consentirait jamais à une semblable mésalliance.

» Une *mésalliance!* quel mot et quelle idée absurdes!

» Qui m'empêche de braver un préjugé stupide?

» Qui m'empêche de conquérir mon bonheur, malgré tous, et malgré tout?...

» Au fait, rien ne m'empêche...

» Ah! diable! qu'est-ce que je dis donc?

» J'oublie que je n'ai que vingt-deux ans!

» Entre moi et la liberté, le code élève une barrière de trois ans.

» Je déteste le code civil!...

» Heureusement qu'à mon âge on a le droit de compter sur l'avenir...

» Si dans trois ans j'aime encore Mignonne, et ce n'est pas douteux, puisque je l'aimerai toujours, eh bien! je ne dépendrai que de moi seul et je serai le maître d'obéir à mon cœur.

» Mais d'ici là...

» Ah! d'ici là, je ne peux cependant pas me contenter des joies de l'amour platonique et des bonheurs de l'espérance!

» Trois ans, c'est si long!

» Je serai l'amant de Mignonne jusqu'au jour d'être son mari.

» Ce ne sera pas la tromper, puisque dans trois ans je l'épouse.

» C'est décidé, et ce matin même il faut que j'en finisse!... »

. . . . . .

Charles avançait toujours, tandis que se succédaient dans son esprit les folles divagations que nous venons de reproduire.

Déjà il avait quitté les champs pour s'enfoncer dans la partie du pays montagneuse et boisée.

Il approchait de la passerelle du val d'Ajoz.

Le rendez-vous.

Au premier bruit des pas de Charles dans le sentier qui conduisait à la passerelle, Pierre Nicod s'était soulevé à demi au milieu des broussailles qui le cachaient.

Il eût été curieux et terrible tout à la fois d'observer en ce moment l'allure et la physionomie du nain.

Étendu sur le sol, mais appuyé sur ses poignets qui supportaient le poids de son buste, il regardait avidement dans la direction de Charles.

Sa figure était pourpre d'émotion.

Ses veines se gonflaient sous sa peau rugueuse et hâlée.

Son œil unique étincelait d'une joie farouche.

Enfin sa poitrine bondissait d'impatience, car Charles marchait lentement, et pourtant chaque pas du jeune homme le rapprochait d'une mort inévitable.

Pierre Nicod touchait au but.

Le premier de ses deux serments allait être accompli.

Monsieur de Saint-André s'arrêta tout à coup.

Dix pas à peine le séparaient des bords de l'abîme.

Le cœur de Pierre Nicod cessa de battre.

Charles se retourna et promena son regard autour de lui.

Il ne vit pas ses chiens.

Il approcha de ses lèvres un petit sifflet en os qu'il portait suspendu à la bandoulière de son sac de chasse, et il en tira à trois reprises différentes un son aigu et prolongé.

Puis il cria de cette voix perçante et gutturale dont les chasseurs savent prendre l'habitude :

— Ici, Diane! ici, Pompée! allons donc!!

On entendit dans le taillis un froissement rapide, et les deux chiens obéissants bondirent jusqu'aux pieds du maître.

Charles les caressa de la main et se remit à marcher.

Les fidèles animaux, joyeux d'avoir reçu une caresse au lieu d'une correction qu'ils pensaient mériter, poussèrent un hurlement de satisfaction et se précipitèrent en avant.

Un cri sourd et un juron difficilement contenus s'échappèrent des lèvres contractées de Pierre Nicod.

Sa pâleur livide augmenta, et il se laissa tomber à plat ventre dans les broussailles avec une expression de découragement profond.

Les chiens atteignirent la passerelle.

Tous deux s'y précipitèrent à la fois.

Un léger craquement se fit entendre.

La passerelle s'affaissa dans l'abîme, et les pauvres animaux, poussant vainement un hurlement d'angoisse et d'appel, disparurent avec les débris des planches perfides et brisées.

Charles, muet de stupeur, demeura d'abord immobile et les yeux hagards sur la rive du gouffre où la mort l'attendait s'il avait fait un pas de plus.

Puis, revenu de sa première surprise, il chercha vainement à se rendre compte des causes de l'incroyable accident dont il venait d'être le témoin.

Et enfin, désespérant de trouver une solution raisonnable, et malgré le chagrin bien naturel que lui faisait éprouver la perte de Pompée et de Diane, il se dirigea vers la gauche afin de gagner le plateau de la Roche, à l'aide d'un détour de deux ou trois lieues.

§

Au moment où M. de Saint-André arriva auprès de Mignonne, la jeune fille l'attendait depuis plus d'une heure.

Une inquiétude instinctive commençait à s'emparer d'elle.

Elle était pâle.

Une ride passagère se dessinait par instants entre ses jolis sourcils froncés.

Ses petits doigts effeuillaient distraitement les pétales d'une marguerite sauvage, sans qu'elle pensât même à interroger l'oracle de la fleur prophétique.

Déjà une larme furtive commençait à perler sous les longs cils de ses yeux attristés.

Soudain elle tressaillit, tourna la tête et poussa un cri joyeux.

Le bruit d'un pas rapide retentissait parmi les bruyères et Mignonne venait de reconnaître Charles qui s'approchait.

— Comme vous venez tard! murmura-t-elle aussitôt que son amant fut à ses côtés et en s'efforçant de cacher son émotion sous un petit air boudeur. — Oui, sans doute, je viens tard, chère enfant, répondit Charles, mais je te jure bien que ce n'est pas ma faute. — Vraiment? fit Mignonne d'un air incrédule. — Certes! et si tu savais... — Quoi donc? — Le danger que j'ai couru.

Au mot de *danger*, les couleurs vermeilles qui étaient venues empourprer les joues de la jeune fille disparurent comme par enchantement.

— Un danger! s'écria-t-elle. — Oui, et le plus terrible de tous. — Mais parle donc, Charles! parle vite... tu vois bien que je meurs d'impatience et d'effroi!...

Et, tout en disant ces mots, la jeune fille avait enlacé son amant dans ses bras où elle le serrait étroi-

tement comme pour le protéger contre tout péril.

Charles lui raconta ce qui venait de se passer.

Rien ne saurait rendre l'expression de profonde épouvante qui se peignit sur les traits de Mignonne pendant ce récit.

— Oh! mon Dieu... s'écria-t-elle seulement quand Charles eut achevé. Oh! mon Dieu!—A quoi tenaient cependant les destinées de notre amour! ajouta le jeune homme en manière de réflexion philosophique; si j'avais négligé de rappeler mes chiens, si j'avais fait un pas de plus en avant, nos beaux rêves se trouvaient brisés par un accident bien vulgaire!... — Un accident! murmura Mignonne à demi-voix. Vous croyez à un accident!! — Sans doute, répondit Charles étonné de cette question. — Ah! dit simplement la jeune fille. — Et toi, Mignonne, à quoi crois-tu donc? — A une vengeance. — Une vengeance! et de qui? — Je ne sais pas, fit la paysanne après un instant de silence et d'hésitation. — Je n'ai point d'ennemis, continua Charles.

Mignonne ne répondit rien.

—Je n'ai offensé personne, personne n'a le moindre motif pour chercher à me nuire, et d'ailleurs qui donc pouvait deviner que chaque matin à la même heure je traversais la passerelle du val d'Ajoz? qui donc pouvait concevoir et exécuter la pensée d'un piége infernal? Décidément, ma petite Mignonne, tu

es un peu folle, mais je ne t'en veux pas, car si tu trembles ainsi pour moi, si tu rêves sur mon chemin des haines imaginaires, c'est que tu m'aimes, Mignonnette!...

— Oui, je t'aime! répondit la jeune fille.

Et elle murmura tout bas :

— Oh! Pierre Nicod! Pierre Nicod!!

Puis la conversation reprit entre Charles et la paysanne; mais ce ne fut plus qu'une causerie d'amour, et nous nous abstiendrons de la reproduire, car elle serait pour nos lecteurs monotone et sans intérêt.

Avons-nous besoin d'ajouter que le cousin de Mignonne assistait à cette entrevue, caché comme de coutume dans des touffes de buis et de genêts où il était venu se blottir aussitôt après avoir vu la non-réussite du traquenard tendu par lui.

§

Il est certaines âmes où le levain de la haine et de l'amertume ne fait que grossir et se développer chaque jour.

L'âme de Pierre Nicod était de celles-là.

Le paysan venait d'échouer une première fois dans ses projets sinistres.

Mais il n'en caressait pas avec moins d'ardeur l'amour et l'espoir de la vengeance.

Seulement il avait résolu, dût-il se compromettre jusqu'à porter sa tête sur l'échafaud, il avait résolu, disons-nous, de ne plus rien abandonner au hasard et de tuer Charles de sa propre main.

Nous allons le voir à l'œuvre.

Quatre jours environ après l'aventure de la passerelle, M. de Saint-André et Mignonne, vers les trois heures de l'après-midi, étaient assis l'un à côté de l'autre sous l'ombrage épais d'un hêtre gigantesque qui fornait l'angle du bois de la Souche.

Charles tenait Mignonne à demi renversée sur son cœur et lui parlait avec une extrême chaleur, mais presque à voix basse.

Car il est remarquable que les amoureux bien épris, même quand ils sont au milieu de la plus complète solitude, cherchent à s'isoler encore davantage en parlant tout bas.

Sans doute le jeune homme voulait obtenir quelque chose, son accent semblait supplier.

Mignonne, très-rougissante et très-émue, ne répondait qu'à peine.

— Dis moi *oui,* ma bien-aimée, murmurait Charles à l'oreille de la paysanne, ce seul mot de toi me rendra si heureux...

Mignonne gardait le silence et Charles poursuivait :

— Tu sais que je t'adore! tu n'en peux pas douter! tu sais qu'en toi j'ai mis tout mon bonheur... tou

mon avenir... Tu sais que tu seras ma femme... tu sais que j'ai pour toi autant de respect que d'amour... Que peux-tu donc craindre, Mignonne, et pourquoi me refuser depuis si longtemps cette faveur que j'implore à tes genoux?...

Il est bon de noter en passant que Charles, tandis qu'il parlait ainsi, n'était nullement à genoux; mais le jeune homme, novice autant qu'on peut l'être en matière de galanterie, s'était fortement imbu de la phraséologie d'usage dans les romans du temps de l'empire qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de son père.

D'ailleurs il est reconnu que cela est toujours d'un excellent effet de dire à une femme qu'on est à ses genoux.

Et puis, enfin, Mignonne n'y regardait pas de si près.

— Au nom du ciel! au nom de notre amour! reprit Charles avec une ardeur croissante, reçois-moi dans ta chambre cette nuit, pour une heure si tu veux, rien que pour un instant si tu l'exiges; quand tu me diras de partir, je partirai, tes moindres volontés seront pour moi des ordres. Je ne prendrai pas même ta main pour la porter à mes lèvres si tu me le défends, je te le jure, ma Mignonne!...

On pense bien que Charles n'avait pas le moins du monde l'intention de tenir ce dernier serment.

Mais bah!

Et il reprenait :

— Tu veux bien, Mignonne? tu veux bien, n'est-ce pas? — Oui... balbutia la jeune fille, éperdue sous les baisers et sous les caresses brûlantes dont son amant accompagnait ses promesses de sagesse et d'obéissance, oui... tout... tout ce que tu voudras... — Ainsi, ce soir, s'écria Charles avec une joie infinie, ainsi ce soir tu me recevras?... — Oui... — A quelle heure?... — A la ferme on soupe à huit heures... à dix heures tout le monde est endormi... — A dix heures j'arriverai... — Mais vous ne savez pas où est ma chambre... — Je le sais à merveille, au contraire...

— Ah!... fit la jeune fille avec étonnement. — L'autre jour, continua Charles, je suis entré à la ferme sous prétexte de me rafraîchir; j'ai complimenté ton oncle sur le bon ordre de sa propriété et les agréments de sa maison, et, fier de mes éloges, il m'a fait visiter le logis dans tous ses coins et recoins, en ayant grand soin de m'indiquer la destination de chaque pièce... — Vraiment! dit Mignonne avec un sourire... — Je sais donc où est ta chambre et je te jure que je n'en ai pas oublié le chemin... — Eh bien! je laisserai la porte du couloir entr'ouverte et vous n'aurez qu'à la pousser pour entrer... mais surtout, prenez bien garde de ne pas faire de bruit... Si l'on vous entendait, je serais perdue... — Sois tranquille,

chère Mignonne, personne ne me verra, personne ne soupçonnera ma présence... — C'est bien mal peut-être ce que je fais là... murmura Mignonne. — Quand on s'aime, rien n'est mal! répondit Charles avec une magnifique audace de sophisme.

Puis, pour couper court aux vertueux scrupules de Mignonne, il prit de nouveau la jolie fille dans ses bras, la serra à deux reprises sur son cœur et s'éloigna rapidement en lui disant pour adieu :

— A ce soir!... — A ce soir!... répondit-elle en baissant les yeux.

Mais bientôt elle les releva machinalement pour regarder si le soleil était encore bien haut sur l'horizon, et elle se dit, à son insu, que la nuit tarderait bien longtemps à venir...

Un coup de carabine.

Au moment où Charles s'éloignait, une forme humaine, accroupie derrière le tronc du grand hêtre, se leva brusquement.

C'était Pierre Nicod.

Le nain serrait convulsivement entre ses mains longues et noueuses une petite carabine à moitié rongée par la rouille.

Il se coula comme un serpent à travers le taillis et disparut dans une direction parallèle à celle que venait de prendre M. de Saint André.

Après avoir rampé plutôt que marché pendant quelques centaines de pas, Pierre Nicod trouva un sentier qu'il se mit à suivre en courant.

Il fit ainsi une demi-lieue environ, puis il s'engagea dans un nouveau sentier qui se croisait avec le premier.

Mais peu à peu son allure se ralentit insensiblement jusqu'à ce qu'il fût arrivé, haletant et couvert de sueur, à l'issue d'une clairière de peu d'étendue.

Là il s'arrêta.

Il promena tout autour de lui son regard, et après un examen long et attentif du lieu dans lequel il se trouvait, il alla s'embusquer derrière un amas de fagots à moitié pourris.

Le nain, ainsi placé, se trouvait faire face au sentier par lequel il venait d'arriver.

Au bout de dix ou douze minutes, on entendit les feuilles sèches craquer sous un pas rapide.

Le nain arma sa carabine.

Il en visita le bassinet.

Il examina le tranchant de la pierre à feu.

Il épaula la crosse lourde et massive et il posa son doigt sur la gâchette.

Le bruit des pas retentissait plus rapproché.

Un tremblement convulsif agitait tous les membres de Pierre Nicod.

Enfin M. de Saint-André apparut à l'extrémité de la clairière.

L'espoir d'un prochain bonheur rendait son visage radieux.

Son front rayonnait.

Ses yeux étincelaient de joie.

Ses lèvres étaient souriantes.

Pierre Nicod lui laissa faire trois pas encore.

Puis il appuya sur la détente de son arme, après avoir longuement visé.

Le coup partit.

Charles poussa un grand cri.

Son fusil s'échappa de ses mains.

Il tourna par deux fois sur lui-même et tomba en avant la face contre terre.

En même temps le sol se rougit tout autour de lui d'une écume sanglante.

Pierre Nicod attendit pendant quelques minutes.

Puis, rassuré par la complète immobilité de sa victime, il quitta sa cachette et marcha jusqu'au corps inanimé qu'il heurta du bout de son pied.

Un sourire farouche vint alors écarter ses lèvres et il s'éloigna en disant tout bas :

— J'en ai fini avec celui-ci! A l'autre maintenant!

§

Neuf heures du soir venaient de sonner au coucou rustique, seul et peu invariable chronomètre de la ferme des *Etioux*.

L'aspect de la grande salle était à peu près le même que celui que nous avons décrit dans le septième chapitre de ce volume.

Seulement la famille était au complet.

Ce qui veut dire que Pierre Nicod et Mignonne assistaient au souper.

La jeune fille ne mangeait qu'à peine.

Elle semblait très-émue et très-agitée.

Tantôt sa figure était pâle comme les pétales d'une rose blanche.

Tantôt ses joues devenaient pourpres comme la fleur du coquelicot.

Sa gorge se soulevait avec un mouvement rapide et irrégulier, et, à travers le corsage grossier de sa robe, on aurait presque pu compter les palpitations de son cœur.

A deux ou trois reprises, Jérôme avait remarqué ces symptômes inaccoutumés et il avait dit à Mignonne avec un véritable intérêt :

— Est-ce que tu te sens malade, petiote?

Ce à quoi la paysanne avait répondu :

— Malade, non, mon oncle, oh! que nenni! bien au contraire!

Pierre Nicod qui, lui, savait merveilleusement à quoi s'en tenir sur la maladie de sa cousine, ne la perdait pas de vue un seul instant.

Quoique lui-même fût très-pâle, son œil unique étincelait d'une joie farouche et d'une ardeur brutale en se fixant sur elle.

Il épiait chacun de ses tressaillements.

Et quand, ainsi que nous le disions tout à l'heure, elle changeait subitement de visage, ses lèvres, en se contractant, semblaient ébaucher un sourire.

C'est que Pierre Nicod avait son plan.

Le souper touchait à sa fin.

— Dis donc, petiote, demanda tout à coup l'oncle Nicod à Mignonne, pendant que tu gardais tes chèvres à ce tantôt, sur la roche, n'aurais-tu point vu passer par hasard le fils de M. le baron de Saint-André? — Oui, mon oncle, je l'ai vu passer, répondit Mignonne en devenant cramoisie, pourquoi donc que vous me demandez cela? — Parce qu'on m'a rapporté qu'il venait presque tous les jours à la chasse par ici, et que, vers les trois ou quatre heures, j'ai entendu tirer un coup de fusil du côté du bois de la Souche. — C'était peut-être bien un braconnier... interrompit Pierre Nicod. — Oh! quant à ça, ça se peut tout de même, répondit Jérôme.

Et il poursuivit :

— Mais pour en revenir au fils à monsieur le baron de Saint-André, c'est ce qu'on peut appeler un jeune homme bien aimable... — Tiens, vous le connaissez!... fit Pierre en ricanant. — Certainement que je le connais... Il est venu l'autre jour à la ferme se rafraîchir d'un verre de vin... Oh! oui, que c'est un jeune homme comme il y en a peu! aimable et poli, et pas fier du tout! Il cause avec nous comme si l'on était pair et compagnon avec lui... il a voulu tout voir dans la maison, et même qu'il a trouvé que tout était bien tenu et en bel ordre... Oh! mon fils Pierre, il serait à souhaiter que tous les gens riches ressemblassent à ce jeune monsieur-là... — Oui... oui... père!... répliqua le nain avec un accent intraduisible, ça serait à souhaiter et je le souhaite!...

Il y eut un instant de silence.

L'émotion de Mignonne, émotion qui avait failli la trahir tandis qu'on parlait de Charles de Saint-André, s'était un peu calmée.

Pierre Nicod reprit :

— Je ne sais pas si c'est que le temps veut changer, mais mon œil me fait souffrir, à ce soir, que c'est une malédiction. Je m'en vas me coucher. Bonne nuit, tout le monde.

Le paysan sortit.

Un instant après le garçon de ferme et la grosse servante suivirent son exemple.

Il ne resta plus dans la salle que Jérôme, sa femme et Mignonne.

— Tu devrais t'aller coucher aussi, petiote, dit Jérôme à cette dernière, véritablement et quoi que tu en dises, tu es un petit peu malade.

Mignonne prit une chandelle.

— Bonsoir, mon oncle, dit-elle, bonsoir, ma tante, bien bonne nuit.

Et elle quitta lentement la chambre, car ses jambes pliaient sous elle.

Il était en ce moment dix heures moins un quart.

---

* * *

Mignonne, pour gagner sa chambre, devait traverser la cour de la ferme.

En sortant de la pièce commune elle s'arrêta un moment afin de respirer l'air pur et rafraîchi du soir.

Elle espérait apaiser ainsi les torrents de flammes qui coulaient dans ses veines.

La nuit était d'une beauté et d'une sérénité merveilleuses.

Aucun bruit ne venait troubler son silence solennel, si ce n'est le petit cri faible et monotone du grillon et l'aboiement lointain du renard pourchassant sa proie.

Mais ni cette fraîcheur, ni ce calme, ni ce silence ne calmaient la puissante émotion de Mignonne, ne ralentissaient les battements de son cœur.

Tout d'un coup, illusion ou réalité, il lui sembla entendre un bruit de pas furtifs.

—C'est lui! pensa-t-elle, c'est lui qui vient... déjà!...

Il se fit alors dans ses oreilles un bourdonnement confus, et elle serait tombée à la renverse si elle ne s'était appuyée au mur pour se soutenir.

Instinctivement elle approcha de ses lèvres la lumière qu'elle tenait à la main et souffla sur la flamme.

L'obscurité devint complète.

Mignonne écouta de nouveau.

Tout bruit avait cessé.

Elle s'était trompée sans doute.

La jeune fille songea à retourner dans la salle commune pour y rallumer sa chandelle.

Mais depuis quelques instants déjà elle était dans la cour. Comment expliquerait-elle ce retard, si on l'interrogeait?...

D'ailleurs elle réfléchit qu'une lumière pourrait trahir le secret de son rendez-vous.

La clarté de la lune était faible et indécise, mais suffisante cependant pour se guider au travers des ténèbres.

Mignonne alla jusqu'au couloir.

Elle en ouvrit la porte qu'elle eut soin de ne refermer qu'à demi.

Puis elle gagna sa chambre à tâtons et se laissa tomber sur une chaise auprès du lit.

§

Nos lecteurs devinent facilement que Pierre Nicod ne s'était point couché, ainsi qu'il en avait exprimé tout haut l'intention.

Blotti dans un hangar à remiser les charrues, lequel se trouvait situé à l'un des angles de la cour, il avait épié la sortie de Mignonne.

Quand la jeune fille éteignit sa lumière, il ne put retenir un brusque mouvement de joie.

Après l'avoir vue pénétrer dans le couloir qui conduisait à la chambre à coucher, il attendit pendant quelques instants, silencieux et immobile.

Et enfin, côtoyant la muraille et assourdissant le bruit de ses lourds sabots, il se dirigea à son tour du côté du couloir, dans lequel il entra pieds nus.

La porte céda sous la première pression de sa main; mais en tournant sur ses gonds rouillés, elle cria légèrement.

Si faible et si indistinct que fût ce bruit, Mignonne l'entendit :

— Qui est là? murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Moi... répondit le paysan tout bas. — Vous? — Charles?... demanda de nouveau Mignonne. — Oui... répliqua le nain. —Alors, ajouta la jeune fille, attendez... je vais vous conduire...

Et Mignonne, craignant que son amant ne se heurtât dans l'obscurité, courut à la rencontre du nouveau venu et lui prit la main, afin de lui servir de guide.

Mais elle recula aussitôt en poussant une exclamation de surprise et de terreur.

— Ce n'est point la main de Charles!... s'écria-t-elle, qui êtes-vous... qui êtes-vous?

Pierre Nicod ne répondit pas.

Il marcha rapidement en avant, pour chercher à s'emparer de Mignonne.

Mais déjà la jeune fille était rentrée dans sa chambre.

Elle en repoussa violemment la porte et s'efforça de la fermer...

Pierre Nicod appuyait de l'autre côté, et ses bras avaient la puissance de deux leviers de fer.

Mignonne fut repoussée et la porte s'ouvrit.

L'épouvante de la jeune fille était telle qu'elle ne lui laissait même pas la possibilité d'appeler au secours.

La pauvre enfant se rejeta dans le fond de la chambre, espérant, à la faveur des ténèbres, pouvoir regagner la sortie et s'enfuir au dehors.

Pierre Nicod voyait clair la nuit comme les chats.

Il marcha droit à Mignonne.

Cette dernière devina qu'il approchait et bondit de côté.

Mais ses pieds s'embarrassèrent dans un paquet de vêtements qui venait de rouler à terre.

Elle tomba.

Dans sa chute, son front porta sur l'angle d'une table.

Le coup fut terrible et le sang jaillit.

Mignonne perdit connaissance.

Le nain, triomphant, la releva dans ses bras et la porta jusque sur le lit en murmurant à ses oreilles ces paroles qu'elle ne pouvait plus entendre :

— Tu me demandais qui je suis, je suis ton cousin Pierre, Pierre le paysan, Pierre le nain, Pierre le monstre, comme on dit! J'avais juré de tuer ton amant, et ton amant est mort! J'avais juré que tu serais à moi, et tu vas être à moi, Mignonne!!!

. . . . . .

. . . . . .

§

Nos lecteurs, si tant est, cependant, que nous ayons des lecteurs, savent maintenant pourquoi

Charles de Saint André avait été rapporté mourant au château de ses parents et pourquoi le second chapitre de ce volume se termine par ces mots du chirurgien venu de Pontarlier :

— Je ne réponds de rien!

Reprenons maintenant le fil de notre récit, récit interrompu, d'une manière fatale mais indispensable, par l'exposé des faits, qui remplissent les chapitres intermédiaires.

Voyons d'abord ce qui se passait au château de Saint-André à cette même heure où, dans la chambrette de la ferme des Etioux, Pierre Nicod violait Mignonne.

Le chirurgien avait opéré, avec habileté et avec bonheur, l'extraction de la balle qui se trouvait logée dans le côté droit de la poitrine de Charles.

Cette opération, longue et douloureuse cependant, n'avait point rappelé le jeune homme à lui-même.

La baronne et son mari sanglotaient, agenouillés tous deux près du corps inanimé de leur fils.

Tous les assistants étaient consternés.

— Il me reste une lueur d'espoir, dit le chirurgien en se tournant vers madame de Saint-André, mais il y a dans cette pièce beaucoup trop de monde et beaucoup trop de bruit, veuillez donner des ordres, madame, pour qu'on me laisse seul avec le blessé et faites-moi apporter des sels ou, à leur défaut, le vi-

naigre le plus fort qu'il sera possible de se procurer! — Je ne veux pas quitter mon fils!!... s'écria la baronne. — Alors restez avec moi, madame, mais vous seule, et qu'on me donne à l'instant même ce que je viens de demander.

Les volontés ou plutôt les ordres du docteur furent exécutés sans retard.

Madame de Saint-André, avec des précautions de mère, c'est tout dire, souleva la tête pâle de son fils.

Pendant ce temps le chirurgien appuyait contre les narines du jeune homme un mouchoir imbibé de vinaigre.

Charles au bout d'une minute entr'ouvrit les yeux.

Il essaya de faire un mouvement.

Mais, sans doute, ce mouvement détermina une douleur aiguë.

Un gémissement douloureux s'échappa des lèvres décolorées du mourant.

Ses yeux se refermèrent et sa tête pesa plus lourdement sur les mains tremblantes de sa mère.

— Mon Dieu! s'écria la baronne, mon Dieu, mon fils est mort!! — Non, répondit le chirurgien, mais je crains que la nuit ne soit terrible! — Y a-t-il quelque chose à faire? — Rien, si ce n'est de préparer une potion calmante dont je vais écrire la formule, et de soutenir le blessé, tandis que je vais poser un appareil.

Au bout d'une heure, la baronne, penchée sur le chevet de son fils, s'aperçut que la pâleur livide de son visage faisait place à une teinte rosée qui devenait, par gradations, d'une rougeur ardente.

— Docteur, dit-elle avec effroi, voyez donc... voyez donc!... — La fièvre arrive, répondit le chirurgien; je m'y attendais.

L'instant d'après, Charles ouvrait de nouveau les yeux et se dressait sur son séant.

Son regard était vague et indécis.

Ses lèvres murmuraient des mots qu'on ne pouvait entendre.

La baronne lui prit la main et couvrit cette main de baisers et de larmes en disant, à travers ses sanglots :

— Mon fils... mon Charles... mon pauvre enfant!...

Charles continua à balbutier des paroles indistinctes.

— Ne lui parlez point, madame, dit le chirurgien, il a le délire et il ne peut ni vous comprendre ni vous répondre.

A mesure que les minutes se passaient, les yeux du blessé devenaient plus brillants et ses paroles plus distinctes.

On eût dit qu'une rapide ivresse envahissait son cerveau.

— Mignonne, répétait-il, Mignonne... Mignonne...

Le chirurgien remplit une tasse avec la potion qu'on avait préparée.

Il l'approcha lui-même des lèvres du malade.

Charles but sans résistance.

Un bien-être soudain se manifesta.

L'écarlate des joues pâlit.

Les yeux devinrent moins ardents.

Le malade parut se calmer.

Mais, au bout d'une demi-heure à peine, ces symptômes satisfaisants disparurent.

Le délire et la fièvre reprirent toute leur intensité.

Le chirurgien fit boire à Charles une seconde tasse de la potion.

Son effet fut aussi prompt que la première fois.

Le jeune homme laissa retomber sa tête sur son oreiller et s'assoupit, en répétant encore le nom de Mignonne.

Le Réveil.

Quoique ce livre ne soit pas le moins du monde un roman inventé à plaisir, mais une histoire très-réelle, aussi vraie dans le fond que dans les détails, nous nous abstiendrons de rapporter ici l'historique du traitement que le chirurgien de Pontarlier fit suivre à Charles de Saint-André.

Disons seulement quels furent les résultats de ce traitement.

Le jeune homme, pendant plus de quinze jours, fut entre la vie et la mort.

La baronne et son mari durent passer par d'horribles alternatives d'espérance et de désespoir.

Mais enfin un mieux sensible se manifesta.

Le délire disparut peu à peu.

La fièvre céda et fut remplacée par une faiblesse extrême et un anéantissement presque complet.

Charles était sauvé.

Seulement son corps épuisé ne lui permettait aucune action, de même que son intelligence engourdie se refusait à la pensée et au souvenir.

Occupons-nous maintenant de ce qui se passait à la ferme des *Etioux,* le lendemain de la nuit sinistre dont les ténèbres avaient caché le crime de Pierre Nicod.

Il était sept heures du matin.

Un brouillard épais obscurcissait l'atmosphère.

A travers les petits carreaux enchâssés dans du plomb de la fenêtre de Mignonne, un jour pâle et blafard pénétrait dans la chambre de la jeune fille.

Cette lueur douteuse éclairait une scène étrange et effrayante.

Par terre, une chaise renversée et des vêtements épars.

Sur le sol, des traces de sang.

Sur le lit, Mignonne demi-nue, au milieu d'un effrayant désordre.

Sous les taches sanglantes qui marbraient son visage, ce visage était pâle comme celui d'un mort.

Sa tête se noyait dans ses cheveux dénoués.

Une large coupure traversait le front.

Un cercle bleuâtre et bistré dessinait autour des yeux fermés son auréole sombre.

Les lèvres étaient blanches.

La poitrine, à moitié découverte, laissait voir des meurtrissures livides.

Le sommeil de Mignonne était si profond qu'il ressemblait à un évanouissement.

Mais, à en juger par l'expression de la bouche et par la contraction des muscles du visage, ce sommeil même était douloureux.

Un chien de berger se mit à hurler dans la cour.

Mignonne s'éveilla brusquement.

Elle se souleva sur son coude et regarda autour d'elle avec une sorte de stupeur.

A coup sûr elle ne se rendait point compte de ce qui s'était passé.

Au bout d'un instant son regard revint sur elle-même.

Elle s'aperçut de sa nudité désordonnée et ramena sur son corps la couverture qui ne le voilait plus.

Il lui sembla qn'elle éprouvait à la tête une vive douleur.

Elle porta la main à son front.

La douleur augmenta et elle vit sa main couverte de sang.

Alors elle commença à se souvenir et elle se prit à trembler de tous ses membres.

— Il devait venir, se dit-elle avec un profond effroi, il devait venir...

« Mais il n'est pas venu...

» Et c'est un autre...

» Un autre!... qui donc?... »

Mignonne sauta au bas de sa couche.

Elle poussa un cri terrible.

Puis, un nom s'échappa de ses lèvres.

— Pierre Nicod! murmura-t-elle.

Et le nain lui-même n'aurait pu s'empêcher de frémir, s'il avait écouté l'accent avec lequel la jeune fille venait de prononcer son nom.

Presque en même temps Mignonne s'entendit appeler dans la cour.

C'était la voix de Jérôme.

La paysanne se traîna jusqu'auprès de la fenêtre et essaya de l'ouvrir.

Mais ce fut en vain.

Ses forces la trahirent.

Elle ne put que frapper contre le vitrage, pour

indiquer à son oncle qu'elle était dans la chambre.

Le pas lourd du paysan retentit dans le couloir.

Il venait d'entrer dans l'étable où l'on enfermait le troupeau, et son étonnement avait été grand en voyant que les chèvres étaient encore là, au lieu de brouter dans les champs, comme de coutume, depuis deux bonnes heures au moins.

— Eh bien!... petiote!... s'écria-t-il en ouvrant la porte, qu'est-ce que cela veut donc dire? d'où vient que tu es encore à la maison à des heures pareilles?

Ces paroles furent prononcées d'un ton de mauvaise humeur et presque avec colère.

Mais ce ton se modifia aussitôt.

Jérôme s'apercevait de l'état de Mignonne.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! dit-il rapidement; qu'est-ce que t'as, petiote? qu'est-ce que t'as?

Mignonne fit signe qu'elle ne pouvait répondre.

Une faiblesse s'emparait d'elle, et elle serait tombée si son oncle ne l'eût soutenue.

Quand elle parut un peu remise, Jérôme renouvela sa question.

La jeune fille avait des motifs pour cacher une partie de la vérité.

Elle répondit :

— Je ne sais pas... — Comment, tu ne sais pas? fit Jérôme. — Non, mon oncle, la tête me tourne, et je ne me rappelle *quasiment* de rien. — Cherche, pauvre

petiote, cherche à te souvenir. — Dame!... mon oncle... il me semble... il me semble... — Quoi donc? — Il me semble qu'hier soir, en venant me coucher, j'ai eu un si fort étourdissement en traversant la cour que je me suis appuyée contre le mur... — Et après? — Quand ça a été passé, je suis entrée dans ma chambre. Il paraît que là j'ai eu un second étourdissement encore plus fort que le premier... Ma chandelle est tombée d'un côté, je suis tombée de l'autre, le front contre le pied de la table; le tranchant du bois m'a coupée, et j'ai beaucoup saigné... Ensuite il me semble que je me suis couchée tant bien que mal... — Et ensuite?... — Ensuite... dame!... je n'ai plus rien senti... bien sûr que je dormais, et je viens seulement de me réveiller... — Mais, petiote, pourquoi donc que tu n'as pas appelé à ton secours hier au soir? — Faut croire, mon oncle, que je n'en ai pas eu la force. — Ah! mon Dieu! queu malheur! Dire que tu pouvais, comme ça, trépasser sans qu'on en sache rien de rien, qu'on t'aurait trouvée froide à ce matin!... Tiens! rien que d'y penser, vois-tu, ça me donne de la chair de poule! — Ça ne sera rien, mon oncle, je vas aller aux champs! — Aller aux champs! dans l'état où que te voilà, s'écria chaleureusement Jérôme; tu ne sais pas ce que tu dis, petiote!... Tu vas te recoucher bien vivement, et attendre sans bouger que ta tante vienne te soigner et te dorloter,

et ça ne sera pas long, car je cours la prévenir. — Ça sera comme vous voudrez, mon oncle, répondit la jeune fille, car, aussi bien, je ne me sens pas bonne à grand'chose aujourd'hui. — Allons, petiote, fais vite! Comme tu disais tout à l'heure, ça ne sera rien, mais n'empêche, le malheur est sur notre maison, bien sûr.

Et Jérôme sortit.

— Ah! murmura Mignonne, restée seule, ah! mon oncle, vous avez raison... bien raison!... oui, le malheur est sur votre maison!...

Et, comme elle venait de se recoucher, elle cacha sa tête dans le traversin de son lit et pleura amèrement.

Perfide comme l'onde.

L'esprit humain, nous ne savons pourquoi, est naturellement plus disposé à croire et à propager le mal que le bien.

Une mauvaise nouvelle, le bruit d'un accident ou d'un crime, gagne de proche en proche avec la rapidité miraculeuse d'une traînée de poudre.

Le soir de ce même jour on savait à la ferme des Etioux que Charles de Saint-André avait été assas-

siné, la veille au soir, dans la clairière du bois de la Souche.

Seulement, comme la rumeur populaire exagère assez volontiers les bruits dont elle se fait l'écho, on raconta que Charles avait été trouvé mort sur la place, percé de douze balles et d'une dizaine de coups de couteau.

Fort heureusement on eut assez de sens pour taire devant Mignonne cette horrible nouvelle, car, dans l'état où se trouvait la jeune fille, il y aurait eu de quoi la tuer.

Cette terrible émotion fut sauvée à la pauvre enfant, et quand elle apprit, au bout de quelques jours, le crime dont son amant avait été victime, elle apprit en même temps que tout espoir n'était pas perdu.

Du reste il n'y eut pas dans son esprit un seul moment de doute, elle devina tout aussitôt que la main qui avait frappé Charles était la main de Pierre Nicod.

A partir de l'instant où cette conviction entra dans son esprit, une passion nouvelle, plus forte que son amour pour Charles, s'empara d'elle tout entière, nous voulons parler de l'ardent et de l'impétueux désir de venger son amant et de se venger elle-même.

Pour arriver à ce résultat, la ruse était indispensable.

Mais Mignonne, en vraie fille d'Ève, n'avait qu'à le vouloir pour exceller en fait de fourberie.

Perfide comme l'onde! a dit le vieux Shakespeare.

Il fallait tromper Pierre Nicod.

Elle y parvint.

Voici comment.

D'abord, et aussitôt que la blessure de son front fut assez cicatrisée pour lui permettre de reprendre ses travaux journaliers et ses occupations habituelles, au lieu de manifester au nain toute l'horreur qu'il lui inspirait en effet, elle se montra pour lui, au contraire, prévenante et gracieuse plus qu'elle ne l'avait jamais été.

Ce changement soudain et étrange dans les manières de la jeune fille, commença par exciter la défiance de Pierre Nicod.

Mais bientôt il se dit que sans doute Mignonne ne le soupçonnait point du meurtre de monsieur de Saint-André, et que peut-être elle ne s'était point aperçue de l'attentat commis sur elle-même.

Il conçut d'autres idées encore bien plus folles et bien plus extravagantes que les premières.

Il alla jusqu'à s'avouer que sa laideur n'était pas sans charmes, et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Mignonne en fût arrivée à l'aimer.

Aussi son étonnement ne fut-il point trop grand quand la jeune fille lui dit un beau matin :

— Cousin Pierre, venez au plateau de la Roche, sur le coup de midi. — Aujourd'hui?... — Oui. — Pour-

quoi faire, cousine?... — J'ai à vous parler... — Et il faut que ce soit au plateau de la Roche?... — Sans doute!... — Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? — Eh! mon Dieu! répliqua Mignonne avec impatience, parce que, là, nous serons seuls, et que les choses que j'ai à vous dire ne doivent être entendues que de vous. — C'est bien, cousine, j'y serai. — A la bonne heure! N'allez pas manquer au moins! — Sois tranquille. — A midi. — Oui, cousine, à midi.

Mignonne s'éloigna avec ses chèvres en fredonnant du bout des lèvres le même refrain qu'elle chantait le jour de sa première rencontre avec Charles.

— Que peut-elle avoir à me dire? se demanda Pierre Nicod, en grattant sa tête hideuse.

Puis au bout d'un instant de réflexion, il se répondit à lui-même :

A midi je le saurai.

§

Le soleil, parvenu dans sa course au point le plus élevé du ciel, indiquait que l'heure convenue était proche.

Mignonne, assise sur le fragment de roche dont nous avons déjà parlé et qui semblait une pierre druidique, les mains croisées sur ses genoux et les yeux attachés au sol, semblait distraite et préoccupée.

Pierre Nicod sortit du bois de la Souche.

De loin il aperçut la jeune fille.

En quelques minutes il la rejoignit.

— Me voici, cousine, dit-il.

Mignonne tressaillit et leva vivement la tête.

— Ah! c'est vous! murmura-t-elle. — Je croyais que tu m'attendais, répliqua Pierre un peu surpris. — Oui, sans doute, dit Mignonne avec un petit sourire tout à la fois naïf et provoquant, sans doute que je vous attendais, puisque même je pensais à vous. — Ah! fit le nain d'un air de satisfaction, et c'est bien vrai cela, cousine? — Dame! puisque je vous le dis! — Au fait, c'est juste! et puis, cousine, si je suis venu, c'est que tu m'avais dit de venir. De quoi donc c'est-il qu'il retourne?

Mignonne baissa les yeux pendant un instant, comme pour se consulter.

Puis elle articula nettement en regardant Pierre Nicod bien en face :

— Je sais tout.

Le nain tressaillit à son tour.

— Qu'est-ce que tu sais? demanda-t-il vivement. — Tout! répéta la jeune fille. — Ça n'est pas une réponse, cela... — Vraiment!... — Tout!... ça ne veut rien dire!... ce *tout* dont tu parles qu'est-ce que c'est? — Vous voulez que je vous l'explique, cousin? — Dame! ça me ferait plaisir... — Soit! Eh bien, donc,

je sais d'abord que c'est vous qui avez voulu noyer M. Charles à la passerelle du val d'Ajoz... — Ce n'est pas vrai! s'écria brusquement le nain.

Mignonne ne sembla point tenir compte de cette interruption, elle continua :

— Je sais que c'est vous qui, furieux de n'avoir pas réussi une première fois, avez assassiné M. Charles, la semaine passée, dans la clairière du bois de la Souche... — C'est un mensonge! un horrible mensonge!!! interrompit pour la seconde fois Pierre Nicod.

Mignonne ne poursuivit pas moins.

— Je sais enfin que c'est vous, toujours vous qui, le soir de ce même jour, profitant de l'obscurité et de mon erreur, vous êtes introduit dans ma chambre, et...

Mignonne ne put continuer.

Une rougeur ardente couvrait son visage.

Une émotion toute-puissante ne lui permit point d'articuler une parole de plus.

Pierre Nicod profita de son silence pour entreprendre une justification impossible.

— Cousine, fit-il avec volubilité, dans tout ce que tu viens de dire il n'y a pas un traître mot qui soit vrai! C'est facile de jeter à la tête de quelqu'un : *Tu as fais ceci! tu as fait cela!* — Mais ça n'est point facile de prouver de pareilles menteries; je serais devant

le juge, vois-tu bien, cousine, que je soutiendrais que je suis aussi innocent que l'enfant qui n'est pas encore né, et le juge me donnerait raison, car personne ne m'a vu commettre ces tas de méchantes actions dont tu m'accuses, puisque je ne les ai pas commises. — En voilà assez! fit Mignonne, enfin remise de son trouble; je suis sûre de ce que je vous ai dit... — Mais... balbutia Pierre Nicod. — Et d'ailleurs, continua la jeune fille, et d'ailleurs je ne vous en veux pas... — Ah! fit le nain avec une expression de stupeur qui eût été grotesque si elle n'eût pas semblé hideuse. — Non, répéta Mignonne, je ne vous en veux pas! — Tout ce que vous avez fait, c'est l'amour que vous avez pour moi qui en est la cause. — Vous désiriez la mort de M. Charles, parce que M. Charles cherchait à devenir mon amoureux... Vous aviez la tête à moitié tournée, et ça vous rendait fou... Ce n'est pas votre faute, mon pauvre cousin; et maintenant, que ma folle idée m'est passée à l'endroit du jeune monsieur, je ne vous en aime que mieux...

Les natures effroyablement vicieuses n'ont aucune peine à croire au vice chez les autres.

Pierre Nicod se persuada sans conteste que l'âme de Mignonne était faite à l'image de la sienne.

Il en éprouva une joie des plus vives, et il s'écria :

— Vrai, cousine, tu m'aimes un peu?

Un mouvement de dégoût souleva le cœur de la jeune fille.

Cependant elle eut la force de prendre sur elle, et elle répondit :

— Non pas un peu, cousin, mais beaucoup. — D'amour? — Oui! d'amour. — Mais, auparavant, tu me détestais... — Auparavant, je ne dis pas, mais aujourd'hui ça n'est plus la même chose... — Et comment donc que ça a fait pour venir? — Dame! je ne sais point... ça est venu, voilà tout. — Ainsi tu veux bien que je sois ton amoureux? — Mais, répondit Mignonne, il me semble que c'était déjà fait... et même sans ma permission...

Pierre Nicod se mit à rire d'un gros rire brutal et insolent.

Il rayonnait.

Il était hideux de joie et de luxure.

Il passa son bras autour de la taille de Mignonne.

Mignonne le laissa faire.

Il approcha ses lèvres difformes des joues subitement pâlies de la jeune fille.

Le courage manqua à la pauvre enfant.

Elle se recula brusquement.

— Hein!... fit Pierre Nicod, un peu surpris de ce mouvement qui lui rendait une partie de sa défiance. — Songez-y donc, cousin, dit Mignonne, nous sommes au milieu des champs... il peut passer du monde, on peut nous voir... et, que dirait-on?... — C'est vrai, fit le paysan; mais quand donc?... —

Quand vous voudrez... répondit Mignonne en baissant pudiquement les yeux. — Eh bien! ce soir, n'est-ce pas?... — Oui... — Dans ta chambre? — Oh! non! ma tante y entre quelquefois la nuit... — Dans la mienne, alors?... — Le garçon de ferme n'aurait qu'à venir vous chercher..... — Mais! cependant... — J'ai une idée, interrompit Mignonne. — Voyons, fit Pierre. — Vous savez bien l'ancien colombier?... — Où l'on a serré le reste de la récolte de foin de l'année dernière? — Justement. — Eh! bien? — En avez-vous la clef? — Oui, répondit le paysan. — C'est là qu'il faut m'attendre... j'irai vous y rejoindre à onze heures.

Puis, après avoir prononcé ces paroles, Mignonne quitta son cousin, et, comme honteuse de ce qu'elle avait dit, elle cacha son visage dans ses deux petites mains et courut rejoindre ses chèvres.

Pierre Nicod, lui, bouffi d'orgueil comme un paon qui fait la roue, reprit lentement le chemin de la ferme.

La passion charnelle faisait battre violemment tout ce qu'il y avait de boue et de fiel dans son cœur, et, dans la joie immense de son triomphe inespéré, le nain chétif, l'avorton monstrueux, se demandait de très-bonne foi s'il n'allait pas heurter son front aux plus hautes branches des grands arbres du bois de la *Souche*.

Une vengeance.

L'ancien colombier était une espèce de tour ronde, haute d'un étage et demi et située à cinq minutes de la ferme.

Les pigeons ayant été installés quelques années auparavant dans une autre partie des bâtiments, l'ancien colombier était devenu une succursale du grenier à fourrage.

Quand la récolte se trouvait être très-abondante, on y entassait le foin de qualité inférieure produit par les prairies marécageuses de certaines parties du Val d'Ajoz.

Une petite lucarne, pratiquée à douze ou quinze pieds du sol et excessivement étroite, était, avec une porte massive et très-solide, les deux seules ouvertures de l'ancien colombier.

C'est là que Mignonne avait donné rendez-vous à Pierre Nicod.

§

A la nuit tombante et aussitôt après avoir enfermé son troupeau dans l'étable, la jeune fille sortit de la

ferme, emportant avec elle une échelle légère qu'elle coucha dans les grandes herbes auprès de la tourelle.

Ensuite elle revint, et entra dans la salle commune avant que personne eût eu le temps de remarquer son absence.

Le souper commença.

Excepté Jérôme Nicod qui parla beaucoup de toutes sortes de choses insignifiantes, les convives furent silencieux.

Mignonne était muette et ne mangeait pas.

Le nain dévorait, mais ne disait mot.

Quant à Monique, au garçon de ferme et à la grosse servante, ils n'échangeaient que de rares monosyllabes.

Un peu avant dix heures Pierre Nicod quitta le reste de sa famille, après avoir échangé avec Mignonne un coup d'œil d'intelligence.

Le regard de la jeune fille brillait d'une ardeur fébrile.

— C'est de l'amour, pensa le nain.

Bientôt après les habitants de la ferme s'étaient séparés et toutes les lumières venaient de s'éteindre successivement.

Onze heures étaient près de sonner quand Mignonne se glissa en dehors de sa chambre et se dirigea d'un pied furtif du côté du vieux colombier.

A mesure qu'elle approchait, elle s'efforçait d'étouffer davantage le bruit de ses pas.

Au moment d'atteindre la tourelle elle marchait avec une lenteur et une précaution si grandes qu'on eût dit qu'elle craignait de faire ployer en passant les tiges d'herbes humides de la rosée du soir.

Il n'y avait pas de lune et de gros nuages couraient sur la surface du ciel.

L'obscurité était si profonde que Mignonne ne s'aperçut qu'elle était arrivée que lorsque sa main étendue rencontra la muraille.

Elle suivit cette muraille à tâtons, jusqu'à la porte d'entrée qu'elle trouva à demi ouverte.

Mignonne s'assura que la clef était restée dans la serrure, en dehors.

Elle mit la main sur cette clef, et, avançant la tête, elle demanda doucement :

— Êtes-vous là, cousin?... — Oui, pardieu! je suis là!... répondit Pierre. Entre vite!... — Me voici... dit la jeune fille.

Mais, au lieu d'entrer elle poussa vivement la porte et tourna par deux fois la clef dans la serrure.

— Qu'est-ce que tu fais donc, cousine? cria le nain de l'intérieur. — Ce que je fais! murmura la jeune fille se parlant à elle-même, patience, cousin, vous allez le savoir!...

Et, tandis que Pierre frappait contre la porte avec impatience, Mignonne ramassait dans les broussailles l'échelle qu'elle y avait cachée, et la dressait contre

la muraille à l'endroit où était percée la lucarne.

Elle arracha deux ou trois poignées d'herbes desséchées qu'elle serra dans son tablier, puis ensuite elle gravit les degrés de l'échelle.

— Pierre Nicod, dit-elle en passant sa tête par la lucarne, écoutez-moi un peu...— Eh, cousine! s'écria le nain en cessant de heurter la porte, ouvre-moi d'abord! je sais bien que c'est une farce, elle est bonne la farce, elle est même très-bonne, mais elle a duré assez longtemps!...— Pierre Nicod, reprit Mignonne, je vous ai dit de m'écouter...

Il y avait une solennité si terrible dans l'accent grave de la jeune fille, que le nain, malgré lui, se tut et écouta.

— Il faut que la volonté du ciel vous ait rendu fou, continua la paysanne, pour que vous soyez venu vous livrer à moi comme vous l'avez fait ce soir! Ah! vous avez voulu m'assassiner mon amant! ah! vous m'avez tuée à moitié pour abuser de moi et me déshonorer!... et vous avez cru que je vous aimais!... et vous avez cru que je venais ici, avec vous, à un rendez-vous d'amour!!... Ah! Pierre Nicod! Pierre Nicod! recommandez votre âme au bon Dieu, et priez-le qu'il vous pardonne, car, moi, je ne vous pardonnerai pas! — Ah! ah! s'écria Pierre Nicod en s'efforçant de rire, mais avec un tremblement dans la voix qui démentait son hilarité convulsive. C'est très-drôle,

cousine, ce que vous venez de me dire là, mais, maintenant que vous me l'avez dit, ouvrez-moi vite la porte, car j'étouffe ici dedans et je ne vois pas clair... — Je vais vous donner de la lumière, cousin, répondit Mignonne en ricanant à son tour.

Puis, sans répondre davantage aux interpellations précipitées de Pierre Nicod, la jeune fille prit dans la poche de son tablier un briquet et un morceau d'amadou.

Avec des herbes sèches qu'elle avait arrachées elle fit une sorte de torche.

Dans cette torche elle introduisit l'amadou allumé, et, avec son haleine, elle attisa le feu jusqu'à ce que la flamme jaillît.

Alors elle jeta dans l'intérieur de la tourelle le brandon incendiaire.

En ce moment Pierre Nicod comprit pour la première fois quel était le projet de Mignonne.

Il poussa un épouvantable cri et il se précipita contre la porte qu'il secoua avec toute l'énergie de l'angoisse et du désespoir.

La porte résista.

L'amas de foin s'était embrasé avec la promptitude de la poudre.

La fumée aveuglait le nain.

Les flammes se croisaient autour de lui et s'attachaient déjà à sa chevelure et à ses vêtements.

Il redoubla ses cris d'agonie et ses invocations suppliantes.

Mais Mignonne était sans pitié.

Elle était descendue lentement de son échelle, et elle attendait à dix pas de la tour, pâle, mais résolue.

Bientôt des gémissements sourds succédèrent aux clameurs désespérées.

Une dernière fois la porte s'ébranla sous les efforts d'une main défaillante.

Puis on n'entendit plus d'autre bruit que le petillement du brasier qui dévorait les solives du toit.

Au bout de cinq minutes ce toit s'effondra, et une colonne de fumée, suivie d'une gerbe de flammèches éblouissantes, s'élança vers le ciel en jetant sur tout l'horizon des teintes d'une pourpre sanglante.

En même temps la porte, entièrement calcinée, tomba en cendres.

Mignonne s'approcha de l'ouverture et regarda dans l'intérieur.

Au milieu de la fournaise, quelques débris informes achevaient de se consumer en exhalant une odeur infecte.

C'était tout ce qui restait de Pierre Nicod.

— Que Dieu ait son âme! murmura la paysanne.

Puis elle reprit le chemin de la ferme.

Projets de famille.

Les trois personnages que nous avons mis en scène dans le preminr chapitre de ce volume, c'est-à-dire le baron de Saint-André, la baronne Arthémise et l'abbé Bricogne, se trouvaient réunis, vers les deux heures de l'après-midi, dans le salon du château.

L'abbé Bricogne venait d'arriver.

— Eh bien! madame la baronne, demanda-t-il en entrant, comment va notre malade aujourd'hui? — Bien, tout à fait bien, grâce au ciel! répondit la mère de Charles, et je suis heureuse que vous soyez venu, car nous avons à causer au sujet de ce cher enfant. — A vos ordres, madame la baronne, fit le curé en s'asseyant. — Vous savez, cher abbé, quelle est ma manière de voir au sujet de l'horrible événement qui nous a tous plongés dans le désespoir? — Vous supposez que M. Charles est tombé victime, non point d'un hasard ou d'un accident, mais d'une vengeance. — Mes convictions à cet égard n'ont nullement changé. — Cependant l'enquête commencée par les ordres de M. le procureur du roi... — N'a amené aucun résultat, je ne l'ignore point.

— Eh bien! cela prouve que les indices ont été insuffisants pour arriver à la découverte de la vérité. Voilà tout. — Vous avez peut-être raison... — Non pas *peut-être*, mais certainement. Charles, je rougis de le dire, s'est épris de quelque paysanne de nos environs... — Oh! madame la baronne! s'écria le curé en baissant pudiquement les yeux. — Hélas oui! et c'est un rival jaloux qui s'est vengé par l'assassinat! — Ceci n'est qu'une conjecture!... — C'est une conviction. Songez donc que Charles, dans le délire de sa maladie et jusque dans ses rêves, ne cessait de répéter le nom de *Mignonne*... quelle est cette Mignonne inconnue?... — Je l'ignore. — Et moi aussi, malheureusement. J'ai essayé d'interroger adroitement mon fils à ce sujet, il a rougi beaucoup, mais n'a pas répondu. Je ne puis pas, je ne veux pas insister avec lui à ce sujet. — Et vous avez raison. — Seulement il importe que nous n'ayons pas à déplorer bientôt un second malheur, plus terrible, plus irréparable que le premier. — Un second malheur, dites-vous?... — Sans doute, Charles est guéri; dans quelques jours Charles pourra sortir; à son âge il est impossible de prétendre restreindre sa liberté d'action; rien ne l'empêche donc de renouer la liaison un instant interrompue par une main meurtrière; et qui nous assure que la même main ne le frappera pas bientôt et, cette fois, mortellement... — Vous pourriez supposer? —

Je ne suppose rien, je crains tout! — Mais alors... — Comment faire, n'est-ce pas?... — Justement. — J'ai un projet, ou plutôt M. le baron et moi nous avons un projet, au sujet duquel nous désirons vous consulter. — Et c'est?... — C'est d'éloigner Charles. — N'allez-vous pas, prochainement, retourner à Besançon?... — Cela ne suffit point. Charles a fini ses classes, et dans une ville de province c'est l'oisiveté qui l'attend, Or, à son âge, l'oisiveté est chose fatale... Nous songeons à lui faire faire son droit et à l'envoyer à Paris. — La grande ville est bien dangereuse. C'est la Babylone moderne, le foyer des iniquités et des corruptions!... — Oui, mais nous avons à Paris des parents et des amis auxquels Charles sera chaudement recommandé et qui veilleront sur lui avec une sollicitude paternelle. Le travail et des distractions honnêtes rempliront tout son temps et l'éloigneront des plaisirs dangereux. — Alors, madame la baronne, je suis de votre avis et j'approuve de tout mon cœur ce que vous avez décidé dans votre sagesse. — Je suis heureuse de votre approbation, cher abbé! — Et, quand comptez-vous faire partir M. Charles? — Le plus tôt possible. — Ce qui veut dire?... — Que dans une dizaine de jours mon fils sera sur la route de Paris. — Connaît-il vos projets? — Pas encore, mais je ne doute pas qu'ils ne lui sourient, l'horizon de la vie parisienne a pour un jeune homme des sé-

ductions si puissantes! — Trop puissantes même, madame la baronne, hélas! — Enfin, cher abbé, que voulez-vous? Sans doute nous risquons quelque chose, mais, du moins, nous évitons un péril certain... — Vous avez raison... comme toujours... — Chut! voici mon fils!

En ce moment Charles entrait en effet dans le salon.

Le jeune homme était pâle encore et semblait ne point marcher sans peine.

Cependant une teinte plus rosée commençait à se remontrer sur ses joues et annonçait le retour à la santé.

La conversation à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs fut interrompue par sa présence, et l'entretien roula sur des choses qu'il n'est point utile de rapporter ici.

§

Quand Charles fut instruit de son prochain départ, il ne fit pas une seule objection et parut même enchanté de la perspective qui s'offrait à lui.

— Et Mignonne, diront nos lecteurs, l'avait-il donc tout à fait oubliée? — Non, sans doute, répondrons-nous, mais ses sentiments à l'endroit de la jeune fille s'étaient forcément modifiés.

D'abord la perte de son sang, la maladie et la diète, avaient bien calmé les ardeurs juvéniles de son tempérament.

Ensuite il avait longuement et profondément réfléchi sur le double accident de la passerelle du Val-d'Ajoz et de la clairière du bois de la Souche, et il s'était avoué à lui-même que Mignonne avait dû être la cause involontaire de ces mortelles embûches.

De là une certaine défiance de l'avenir, mêlée d'un peu d'effroi.

Bref, Charles se trouva heureux de songer qu'en s'éloignant de la Franche-Comté il coupait court à une liaison dont l'unique résultat avait été de mettre à deux reprises sa vie en péril.

D'ailleurs, ainsi que l'avait judicieusement supposé la baronne, Paris l'éblouissait.

Charles se promit donc de ne pas même chercher à revoir Mignonne avant son départ!

Quinze jours après, muni de nombreuses lettres de recommandation et d'une somme de cent louis, premier semestre de la pension qu'il devait toucher, convenablement embrassé par son père et sa mère et béni par le curé, il se mettait en route pour la Babylone moderne, la ville des iniquités et des corruptions, comme disait l'abbé Bricogne.

Nous l'y retrouverons bientôt.

Le comte René.

On jette assez volontiers la pierre aux romanciers de notre époque.

On les accuse de toutes sortes de vilaines choses dont la moindre est de promettre beaucoup et de tenir fort peu.

Certaines gens en disent pis que pendre.

Franchement nous sommes de l'avis de ces derniers.

Et c'est précisément parce que nous ne nous sentons point sans reproches que nous nous jetons la première pierre.

Quoi de plus évangélique?

Puisque nous voici en train de faire notre confession, faisons-la tout entière.

Aussi bien, si nous nous laissions entraîner sournoisement à quelque erreur, notre ami le public élèverait la voix pour nous adresser de justes reproches.

Et puis, d'ailleurs, péché avoué est, dit-on, à moitié pardonné.

Voici les faits.

En décembre 1848, fatale année, soit dit en passant, nous terminions le second volume de *Pivoine* par ces mots que nous copions textuellement.

« Ici finit la première partie des aventures galantes de Pivoine.

» Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu s'intéresser à la pauvre petite Normande, la retrouveront, ainsi que le comte Réné et *Fra-Diavolo*, dans la deuxième Étude de la série des *Pécheresses,* étude que nous publierons prochainement sous ce titre :

MIGNONNE

OU

LA VIE DORÉE.

» Donc, ami lecteur, merci et à bientôt!! »

Oui, A BIENTOT!! disions-nous.

Nous avons osé écrire et imprimer ces deux mots.

Et nous en sommes, aujourd'hui, humilié et confus comme il convient.

En effet, nous voici presque en l'an de grâce dix-huit cent cinquante-deux, sauf erreur ou omission, et *Mignonne* paraît seulement.

Et, depuis *Pivoine*, nous avons entassé volumes sur volumes. Nous avons publié *les Confessions d'un Bohême*, *le Loup noir*, *le Breton de Dames*. Quoi encore?

Mais enfin nous avons repris avec un repentir sincère la tâche si longtemps interrompue.

Qu'il nous soit fait miséricorde.

Un mot encore, cependant.

Nos lecteurs ne doivent point comprendre comment cette histoire sombre et sauvage qui vient de se dérouler sous leurs yeux parmi les paysans des montagnes du *Jura*, peut faire suite à *Pivoine* qui ne renferme que des scènes de la vie parisienne.

Nous ne leur donnerons à ce sujet, quant à présent, aucune explication.

Nous leur demanderons seulement cinq minutes de patience.

Et sur ce, nous commençons.

§

Le comte René, peut-être ne s'en souvient-on plus, avait trente-deux ou trente-trois ans.

Il était, au physique, ce que l'on est convenu d'appeler un *très-bel homme*.

Ce qui veut dire :

1° Que sa taille dépassait cinq pieds six pouces.

2° Qu'il ne péchait ni par trop de ventre ni par de trop larges épaules.

3° Que ses traits réguliers s'encadraient dans les massifs d'une barbe brune bien plantée et admirablement soignée.

4° Que son pied et sa main étaient fort aristocratiques.

5° Enfin, qu'il avait un bon bottier, un excellent tailleur et une élégance extrême, sans qu'elle allât cependant jusqu'à l'exagération.

Au moral, le comte Réné était fort infatué de sa personne et de son mérite.

Singulièrement vain, et désireux de collectionner de beaux tableaux ou d'acquérir des chevaux de race et de jolies maîtresses, au moins autant pour *la montre* (qu'on nous passe cette expression significative) que pour sa satisfaction personnelle.

Nous savons en outre qu'il avait près de cent mille livres de rente, qu'il habitait le numéro 19 de la rue de la Chaussée-d'Antin, qu'il était fort épris de *Pivoine*, la maîtresse de *Fra-Diavolo* le peintre, et qu'il avait été éconduit par la jeune fille, dans le jardin du Luxembourg, d'une manière formelle et décisive.

Le comte Réné venait de rentrer après cet échec.

Il semblait de fort mauvaise humeur.

Étendu dans une chauffeuse devant la cheminée de marbre blanc d'un petit salon de forme ovale, il présentait successivement les semelles de ses bottes vernies à la flamme brillante du foyer.

Et, tout en fumant du bout des lèvres un panatel-

las habilement choisi, il murmurait avec une impatience manifeste :

— En vérité je suis un grand sot!

« Je me figurais connaître les femmes!...

» Et le fait est que je ne les connais pas plus qu'un écolier de rhétorique qui en est à sa première passion.

» Qui l'aurait jamais dit? qui l'aurait jamais cru?

» Moi! Moi le comte Réné! Jeune (mon acte de naissance en fait foi), joli garçon (tout le monde le dit), riche (tout le monde le sait), repoussé! dédaigné!!

» Et par qui?...

» Par une petite fille du quartier latin! par une grisette!... par moins que cela!!

» Encore si c'était par vertu!

» Mais non! la péronnelle a un amant!

» Et quel amant?...

» Quoi! j'offre des perles, des diamants, du velours, des chevaux, une fortune, et mon cœur!...

» Et l'on refuse tout cela!

» Et on le refuse pour un être qui s'appelle *Fra-Diavolo !*

» Pour un jeune homme qui n'a ni argent ni renommée, qui n'est pas beau et qui est ridicule!!

» En vérité, c'est à ne pas le croire!!

» Oh! les femmes!... les femmes! les femmes! »

Arrivé à cet endroit de son monologue, le comte

Réné fit tomber du bout du doigt la cendre blanche de son cigare.

Puis il reprit avec une vivacité nerveuse :

— Le plus simple est de n'y plus penser...

« Mais le moyen?

» Elle est si jolie, cette petite!...

» Non pas jolie, vraiment, mais ravissante, mais divine!... »

Le comte Réné se leva et alla se mettre en contemplation devant un tableau suspendu dans l'un des panneaux du salon.

Ce tableau représentait *Ariane abandonnée.*

Pivoine, nous le savons, avait servi de modèle pour l'Ariane.

— Certes! reprit le comte Réné, divine! le mot n'est pas trop fort.

« Quelle pureté de lignes!

» Quelles formes !

» Quelle grâce, tout à la fois chaste et voluptueuse!

» Oui, cette jeune fille est une merveille, un trésor et, à tout prix, dût-il m'en coûter le quart de ma fortune, il faudra qu'elle m'appartienne !! »

On voit que le comte Réné, même quand il était stimulé par la passion et par l'amour-propre, savait compter à merveille.

Certaines gens eussent parlé de sacrifier leur fortune tout entière.

Lui n'en promettait que le quart.

Il revint se rasseoir et acheva son cigare d'un air parfaitement mélancolique et préoccupé.

Il cherchait à échafauder un nouveau plan de stratégie amoureuse.

Mais, comme l'imagination n'était point son fort, nous devons à la vérité de déclarer qu'il ne trouvait rien.

En ce moment on heurta discrètement à la porte du petit salon.

— Entrez! dit le comte Réné.

Un valet de chambre se présenta.

Pivoine.

— Qu'y a-t-il,Baptiste?... demanda Réné à son valet de chambre. — Il y a là quelqu'un qui désire parler à monsieur le comte. — Quelqu'un?... Qui est ce quelqu'un? — Une dame. — Jeune? — Oui, monsieur le comte. — Jolie? — Oui, monsieur le comte. — Bien mise? — Non, monsieur le comte. — L'avez-vous déjà vue venir ici, cette dame? — Jamais, monsieur le comte. — Que vous a-t-elle dit? — Elle m'a dit qu'elle désirait parler le plus tôt possible à monsieur le comte, qu'elle attendrait monsieur le comte

s'il était sorti, et que, dans le cas où monsieur le comte serait chez lui, il n'y avait qu'à lui dire son nom pour que monsieur le comte la reçût immédiatement. — Eh bien! ce nom, le savez-vous? — Sans doute, monsieur le comte. — Et c'est?... — Pivoine, monsieur le comte, mademoiselle Pivoine.

Réné eut un éblouissement.

Il bondit sur son siège et s'écria :

— Imbécile! Et vous me faites attendre un quart d'heure, au lieu de me dire ce nom tout d'abord?... Où est cette jeune fille? — Dans l'antichambre, monsieur le comte, répondit le valet confus. — Dans l'antichambre! double brute! triple crétin! Introduisez-la ici à l'instant, à l'instant même! — Oui, monsieur le comte.

Et Baptiste sortit rapidement.

Au bout d'une minute à peine, Pivoine entrait dans le petit salon.

La jeune fille était très-pâle.

Ses paupières rougies et gonflées attestaient qu'elle venait de pleurer abondamment.

Et pourtant, malgré ces larmes récentes, malgré son costume plus que modeste, qui consistait en une robe de laine, en un vieux châle tartan à carreaux et en un chapeau qui n'était plus neuf et n'avait jamais été élégant, Pivoine semblait ravissante.

Le comte courut à sa rencontre et lui prit la main.

Cette main était froide.

Mais Réné ne s'en aperçut pas.

Il conduisit la jeune fille jusqu'auprès de la chaufeuse, dans laquelle il la fit asseoir.

Ensuite il se tint debout près d'elle, semblant attendre qu'elle parlât la première.

Mais Pivoine se taisait.

Elle avait les yeux baissés.

Son embarras était manifeste.

Le comte Réné se décida à rompre le silence.

— Puis-je vous demander, mademoiselle, fit-il lentement et en cherchant ses expressions, puis-je vous demander à quel motif je dois attribuer une visite dont je suis très-heureux... mais, aussi, très-surpris... surtout après...

Le comte hésita.

Pivoine releva la tête.

Son regard était ferme et toute émotion avait disparu.

— Après la manière dont je vous ai accueilli ce matin, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle. — C'est vrai, répondit le comte en s'inclinant. — Il est étrange, n'est-ce pas, de me voir maintenant chez l'homme que j'ai repoussé il y a une heure? poursuivit la jeune fille. — C'est encore vrai, fit Réné. — Et vous trouvez ma démarche inexplicable, sans doute? — C'est toujours vrai, dit le comte pour la troisième fois.

Tandis que Pivoine parlait, le cœur de Réné bondissait de joie, mais la froideur calculée qu'il affectait, lui semblait tout à la fois fort habile et de très-bon goût.

— Monsieur le comte, continua Pivoine avec un redoublement de résolution, vous m'avez dit que j'étais belle... — Comme un ange ou comme une déesse! s'écria Réné d'un ton de galanterie mythologique. — Vous m'avez dit que vous m'aimiez... — Et je vous le répète... je vous aime comme vous méritez d'être aimée, c'est-à-dire exclusivement et avec adoration... — Vous m'avez dit, enfin, que vous désiriez devenir mon amant... — Je ne croirais pas trop payer un pareil bonheur en l'achetant au prix de ma vie! — Eh bien! murmura Pivoine, dont la voix s'éteignit malgré elle en prononçant ces mots, eh bien! je viens m'offrir à vous, prenez-moi! ..

Il y eut chez le comte Réné un instant de stupeur en écoutant ces étranges paroles.

Mais il comprit bien vite qu'il n'avait qu'à interroger la jeune fille pour découvrir leur véritable sens.

Il s'assit à côté de Pivoine.

Il lui prit de nouveau la main, mais d'une façon presque fraternelle, et il lui dit :

— Voyons, chère enfant, je ne puis vraiment pas croire à tout le bonheur que semble me promettre ce

que vous venez de me dire... — Pourquoi donc?... interrompit Pivoine. — Vous n'êtes pas une femme comme toutes les femmes, continua le comte. J'ai su apprécier votre noble résistance, et il faut qu'il soit survenu quelque chose de bien grave pour bouleverser tous vos sentiments et faire que vous veniez ainsi m'offrir ce que vous refusiez à mes ardentes prières... — Monsieur... balbutia Pivoine. — Je vous aime, continua René, je vous aime d'un amour ardent... impétueux, vous le savez! Mais, en ce moment, je vous conjure de ne voir en moi qu'un ami, un vieil ami, ayez confiance, dites-moi tout...

Ces paroles, et surtout l'accent bienveillant avec lequel elles avaient été prononcées, triomphèrent de la résolution de Pivoine.

Elle se sentit dominer de nouveau par l'émotion.

Son cœur trop gonflé déborda.

Les larmes lui vinrent aux yeux et elle se mit à pleurer amèrement.

— Comme vous êtes bon, monsieur! dit-elle à René, quand la source de ses pleurs commença à se tarir un peu. — Du courage, reprit alors le comte, du courage et dites-moi tout... — Eh bien!... balbutia Pivoine, c'est fini... — Quoi? demanda vivement René. — Je l'ai quitté... — Votre amant? — Oui. — Et pourquoi l'avez-vous quitté? — A cause de vous... — A cause de moi!!. . s'écria René sur-

pris. Mais, cependant, ce matin... — Ce matin j'avais refusé d'écouter vos offres, c'est cela que vous voulez dire?... — Sans doute. — Vous allez voir : IL était jaloux de vous, LUI, IL m'avait suivie ce matin, IL vous a vu me parler et, quand je suis rentrée, IL m'a demandé si j'avais rencontré quelqu'un; moi qui connaissais son caractère emporté et soupçonneux je lui ai répondu que non. Alors il m'a dit qu'il avait tout vu, il m'a traitée de misérable, il m'a crié que je le trompais, il a levé un bâton sur moi, et, comme je le suppliais d'avoir pitié de moi, il m'a frappée, monsieur, il m'a frappée jusqu'à me renverser sans connaissance sur le carreau... — Oh!... fit Réné avec horreur.

Pivoine cacha sa tête dans ses mains et de nouveau elle éclata en sanglots convulsifs.

— Pauvre enfant! pauvre enfant! s'écria le comte, ainsi vous, vous si innocente, vous avez souffert à cause de moi!...

Pivoine fit signe que oui.

— Me pardonnerez-vous cela? demanda Réné. — Ce n'est pas votre faute, dit Pivoine. — Donnez-moi votre main en signe de pardon.

Pivoine lui tendit la main.

Réné y appuya les lèvres.

Il y eut un instant de silence.

— Ainsi, dit Réné en renouant l'entretien, c'est

fini, bien fini, avec ce misérable?... — Oui, répondit Pivoine; c'est fini! bien fini!... — Ainsi, vous ne l'aimez plus? — Non. — Mais, avant l'horrible scène que vous venez de me raconter, vous l'aimiez encore, cependant?... — Non, depuis longtemps je ne l'aimais plus... — Mais, fit Réné au comble de la surprise, pourquoi donc restiez-vous avec lui, alors? — Pourquoi? demanda Pivoine. — Oui. — Parce qu'il était pauvre, parce qu'il était malheureux, parce que je croyais à son amour et que comme tout le bonheur qu'il avait en ce monde lui venait de moi, je voulais lui laisser ce bonheur. — Ainsi, par dévouement, rien que par dévouement, vous subissiez la froide, l'horrible misère? — Je vous le jure. — Et, sans la scène de ce matin, vous n'auriez point quitté cet homme? — Jamais. — Vous n'êtes pas une femme, dit Réné, ému pour la première fois de sa vie, vous n'êtes pas une femme, vous êtes un ange!!

Confidences.

— Dites-moi, mon enfant, reprit le comte Réné après un moment de silence, comment avez-vous connu cet artiste ?

Pivoine baissa les yeux et ne répondit pas.

Elle souffrait dans sa pudeur de jeune femme à l'idée de mettre un étranger dans la confidence du caprice si mal placé qui l'avait poussée à faire des avances à Fra-Diavolo.

En présence de cette hésitation Réné insista.

— A partir de ce moment, chère petite, dit-il, vous avez en moi, et pour toujours, un protecteur et un ami. Traitez-moi donc en ami, c'est-à dire avec confiance. Racontez-moi votre vie tout entière. Vous êtes trop jeune et trop charmante pour qu'il puisse y avoir dans votre passé quelque chose dont vous deviez rougir, ce passé renferme des erreurs, peut-être et des imprudences, mais, j'en suis bien sûr, pas une seule faute ...

Voyons, mon enfant, parlez, je vous écoute.

— Vous le voulez? demanda Pivoine. — Je vous en prie. — Eh bien! soit! — Merci! merci!... dit le comte, en portant de nouveau à ses lèvres la main de la jeune fille.

Pivoine commença le récit de sa vie.

Elle raconta sa jeunesse écoulée sous les ombrages séculaires des grands arbres du parc de Nodesmes.

Elle soupira timidement l'idylle de ses premières amours, amours si naïves et si chastes.

Quand elle prononça le nom de M. de Nodesmes, le comte Réné l'arrêta brusquement.

— Le vicomte Jules!... s'écria-t-il. Ah! bah!! — Vous le connaissez? demanda Pivoine. — Parbleu! il vient de se marier... — Ah! — Il a épousé une riche héritière de Normandie, mademoiselle de Choisy. — Esther de Choisy!... dit à son tour Pivoine avec étonnement. — Vous la connaissez aussi? demanda le comte — La fiancée de Georges d'Entragues!!... murmura la jeune fille, mais si bas que Réné n'entendit pas le nom.

Il répéta sa question.

— Oui certes! je la connais... répondit Pivoine. — Comment cela? — Attendez, vous allez le savoir.

Et la jeune fille continua son récit.

— Un jour, dit-elle, jour de malheur! un étranger, un Parisien arriva au château... il se nommait Georges d'Entragues...

Réné l'interrompit pour la seconde fois.

— Georges d'Entragues! dit-il, en vérité, voilà qui est bizarre!... — Il était votre ami, peut-être? demanda Pivoine. — Mon ami? non, grâce au ciel! — Grâce au ciel! Pourquoi? — Parce que M. d'Entragues, fort bon gentilhomme du reste, était une franche canaille... — En êtes-vous sûr! fit vivement la jeune fille... — Tout ce qu'il y a au monde de plus sûr!... mais comme il s'est rendu justice, ne parlons plus de lui...—Il s'est rendu justice! s'écria Pivoine, que voulez-vous dire, monsieur? qu'est devenu Geor-

ges d'Entragues? — Il s'est tué. — Georges d'Entragues est mort!... murmura lentement Pivoine, tandis que quelques larmes obscurcissaient ses yeux et que son cœur battait plus vite au souvenir de son premier amour.

Puis, aussitôt que cette émotion se fut un peu calmée, elle poursuivit son récit.

Ce qu'elle dit au comte Réné, tous nos lecteurs le savent, tous ceux du moins qui ont lu *Les Chevaliers du Lansquenet* et les deux volumes de *Pivoine*.

Quant aux autres (et notre amour-propre nous fait une loi d'espérer qu'ils sont en nombre infiniment petit) nous les renvoyons aux romans dont nous venons d'écrire les titres un peu plus haut.

Lorsque Pivoine eut achevé, Réné la remercia d'abord de la confiance qu'elle venait de lui témoigner.

Puis il ajouta :

— Maintenant que je sais le passé, chère enfant, parlons du présent et de l'avenir.

La jeune fille fit signe qu'elle le voulait bien.

— Vous consentez à être ma maîtresse... poursuivit le comte. — Oui, répondit Pivoine. — Et, cependant, vous ne m'aimez pas? — C'est vrai. — M'aimerez-vous un jour?... — D'une affection sincère et profonde, je le crois, d'amour, je n'en sais rien. — Du moins, vous n'en aimerez pas un autre? — Le jour

où j'en aimerais un autre, je vous le dirais, et, si j'étais votre maîtresse, je vous quitterais pour cet autre. — Ce que vous me dites là me prouve que je ne m'étais pas trompé et que votre âme est aussi charmante que votre beauté; mon amour pour vous s'en augmente, mais je ne puis accepter que vous me donniez des droits qui seraient désavoués par votre cœur...

Le comte Réné s'interrompit.

—Vous me repoussez?... murmura Pivoine.—Non, certes, s'écria le comte, non, certes, je ne vous repousse point; seulement je veux me montrer digne de votre loyale confiance.

Il quitta le siége sur lequel il était assis.

Il prit Pivoine par la main et la conduisit devant le tableau d'Ariane abandonnée.

— Connaissez-vous ceci? lui demanda-t-il.

Pivoine leva les yeux.

Mais elle les baissa aussitôt en rougissant.

Elle se voyait reproduite, toute nue et palpitante, par le pinceau de Fra-Diavolo.

— Dès à présent, continua Réné, je puis comparer le doux et gracieux visage peint sur cette toile, avec votre ravissante figure qui l'emporte encore en beauté, mais je veux ignorer les formes divines de l'Ariane dévoilée, jusqu'au jour où vous m'aurez dit vous-même: *Réné, je vous aime!* d'ici là, Pivoine, vous pas-

serez pour ma maîtresse, mais, ce jour-là seulement, je serai votre amant.

La générosité si complète et si inattendue du comte toucha la jeune fille plus encore que ne l'avaient fait ses paroles bienveillantes au commencement de leur entrevue.

Elle lui prit la main à son tour, malgré lui elle la porta à ses lèvres et la mouilla de ses larmes.

Réné retira vivement cette main.

Il enlaça la taille de la jeune fille qu'il souleva à demi et qu'il embrassa sur le front.

— Attendez-moi deux heures ici, chère enfant, dit-il, je sors pour m'occuper de vous. Jusqu'à mon retour tâchez de ne point trop vous ennuyer... Voici sur cette table des livres, des brochures, des albums. Regardez, lisez, distrayez-vous; et surtout songez aux jours heureux que l'avenir vous destine.

Le comte Réné sortit, laissant Pivoine seule et stupéfaite de ce qui venait de lui arriver.

§

Nos lecteurs doivent être surpris de l'apparent désaccord qui existe entre les paroles du comte Réné et le caractère que nous avons attribué à ce gentilhomme.

Évidemment ce caractère ne comportait point la

grandeur de sentiments avec laquelle nous venons de le voir agir.

Nous devons à ce sujet une brève explication.

Nous allons la donner.

Le comte Réné, quoiqu'il ne brillât ni par une intelligence hors ligne, ni par une délicatesse de cœur infinie, était cependant un homme du monde et de manières irréprochables.

Il avait l'habitude d'affecter à l'endroit des femmes un respect et une déférence que souvent il n'éprouvait point.

Il était, de plus, infiniment et savamment libertin, et ceci nous donnera la clef de sa conduite envers Pivoine.

Son apparent désintéressement n'était en effet que de l'égoïsme.

Voici comment et voici pourquoi.

Le comte n'appréciait la possession d'une femme qu'autant que cette possession était accompagnée des plus exquises recherches de la volupté.

Or, en s'emparant immédiatement de la jeune fille qui venait s'offrir à lui, pouvait-il espérer ce résultat?

Non, certes.

De pâles caresses, de froids baisers, un abandon glacial, une obéissance d'odalisque achetée par le sérail par un pourvoyeur du sultan, voilà tout ce qu'il était en droit d'attendre.

Et cependant le merveilleux modèle de l'Ariane abandonnée recélait des plaisirs infinis.

Seulement, il fallait attendre que l'étincelle jaillît du bloc de glace qui la tenait enfermée.

Pour cela faire, il était indispensable de commencer par fondre la glace.

Voilà ce que le comte Réné s'était dit.

Et, tout aussitôt, il avait dressé ses batteries.

S'attacher Pivoine par la reconnaissance, tel était sans contredit le meilleur chemin pour arriver bien vite à son cœur.

Une fois la jeune fille éblouie, attendrie, enthousiasmée, elle ne tarderait point à se reprocher comme une marque d'ingratitude chaque moment de retard qu'elle apporterait au bonheur complet de son généreux et désintéressé protecteur, et ce serait elle-même qui ne tarderait guère à prononcer ces mots :

— Réné, je vous aime.

Nous croyons, pour notre part, qu'en raisonnant ainsi le comte avait raison.

Rue Castellane.

Le comte Réné, en quittant Pivoine, ne fit point atteler sa voiture.

Il monta dans l'un de ces petits coupés de régie qui stationnent sans cesse aux alentours du café de Foy.

Puis il se fit conduire dans le quartier de la Madeleine, afin de l'explorer et d'y découvrir un appartement dans lequel il pût loger sa nouvelle maîtresse.

Ce qu'il cherchait se présenta à lui dans une fort belle maison de la rue Castellane.

Cet appartement était au second étage.

Il se composait d'une antichambre assez vaste, d'une salle à manger, d'un beau salon, et de deux pièces, dont l'une pouvait servir de chambre à coucher et l'autre de boudoir.

Il y avait de plus une écurie pour deux chevaux et une remise.

L'appartement venait d'être entièrement remis à neuf; les papiers fort élégants étaient vierges encore; il n'y avait qu'à emménager et à s'installer.

Le comte Réné, satisfait de sa découverte, s'en alla sans perdre un instant chez son tapissier.

— Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit obséquieusement ce dernier, qui se confondit en saluts et en courbettes en voyant entrer l'un de ses meilleurs clients. — Bonjour, monsieur Roland, Bonjour. — Qu'y a-t-il pour le service de M. le comte? — Peut-être rien, peut-être beaucoup. — Je désire que ce soit *beaucoup*. — Cela dépend de la réponse que vous allez faire à une question que je vais vous

adresser. — Ah! Et cette question, monsieur le comte?... — La voici : pouvez-vous meubler un appartement en vingt-quatre heures? — Diable!... — Eh bien? — Eh bien! monsieur le comte, c'est impossible... — En ce cas...

— Le comte Réné n'acheva point sa phrase et fit un mouvement pour sortir.

Le tapissier le retint et se hâta d'ajouter :

— Oui, sans doute, c'est impossible, mais monsieur le comte sait bien que pour lui je ferais l'impossible. — A la bonne heure...

Le tapissier sourit.

— Ainsi, continua Réné, vous vous y mettrez?... — Quand monsieur le comte voudra. — A l'instant même. — Soit. — Et, demain, à cette heure-ci?... — Tout sera prêt. — A merveille... — Où est l'appartement en question?... — Venez avec moi, monsieur Roland. — J'ai l'honneur de suivre monsieur le comte.

Réné et le tapissier arrivèrent à la rue Castellane.

— Dans l'antichambre, dit le comte, nous mettrons des banquettes recouvertes en velours vert à clous dorés. — Parfaitement. — La salle à manger sera meublée en chêne sculpté, nous recouvrirons les siéges en cuir de Cordoue gaufré; que pensez-vous de cela, monsieur Roland?... — Ce sera riche et de bon goût, comme tout ce dont monsieur le comte peut

avoir l'idée. — Je tiens à ce que les buffets soient d'un beau travail de ciselure. — J'y aurai la main, monsieur le comte. — Nous installerons de grandes jardinières remplies de fleurs dans les embrasures des fenêtres. — Très-bien. — Passons au salon, maintenant. Comment en comprenez-vous le meuble, monsieur Roland? — J'aurai l'honneur de demander à monsieur le comte si cet appartement est destiné à une femme? — Parbleu! — Ah! le fait est que j'aurais dû le deviner. — Pourquoi donc? — Monsieur le comte est si généreux! — Revenons à nos moutons, monsieur Roland, le temps presse... — C'est juste!... — Nous disions?... — Le papier de tenture est blanc et or, je suis d'avis de garnir ce salon de meubles en damas feuille-morte, avec les rideaux, la cheminée et les portières en velours de la même couleur. Dans le panneau qui fait face à la fenêtre du milieu, nous mettrons un grand bahut en ébène sculptée, le tapis sera blanc et cerise. — J'aimerais mieux un tapis d'Aubusson à figures mythologiques. — Ce sera beaucoup plus cher. — Qu'est-ce que ça me fait?... — Au fait, monsieur le comte ne regarde point à l'argent. — Un piano d'Érard, des statuettes et des tableaux complèteront le mobilier. — Avec une table ovale en ébène, que nous placerons au milieu de la pièce... — Recouverte d'un tapis turc et de toutes sortes de jolies bagatelles. — Oui, monsieur le comte.

— Ne vous occupez pas des tableaux, monsieur Roland, je m'en charge. Seulement, je vous laisse le soin de veiller à la garniture de cheminée. — Soyez tranquille, ce sera d'un Pompadour achevé. — Je vous recommande de m'avoir de très-belles potiches du Japon. — Justement, j'en connais qui proviennent de la vente de M. Aguado. — C'est au mieux.

Le comte ouvrit une des portes latérales du salon et entra dans une autre pièce suivi de M. Roland.

— Ceci est la chambre à coucher, dit-il. — Je suis d'avis de la tendre en étoffe. — Quelle étoffe?... — Soie, velours, perse ou cachemire. — Le cachemire me sourit. — Quelle est la nuance que préfère monsieur le comte? — Gris-perle, avec des encadrements formés par les palmes. — Le lit pareil? — Sans doute, ainsi que les rideaux de croisées. Les doubles rideaux des fenêtres et du lit en mousseline brodée. — Quant au meuble?... — Ébène et cachemire. Je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail, vous voyez d'ici ce qu'il me faut. — Oh! très-bien. — Occupons-nous maintenant du boudoir, fit le comte Réné, en traversant de nouveau le salon et en indiquant la pièce qui faisait face à la chambre à coucher. — Il s'agit de vous surpasser, monsieur Roland, ajouta-t-il. Je veux que ce boudoir soit un chef-d'œuvre, une petite merveille... Déployez tout votre talent. — Je ferai de mon mieux, monsieur le comte, répondit le ta-

pissier avec un salut et un sourire. — La tenture sera en soie blanche, style Louis XV, brodée de guirlandes de lilas, de roses et de chèvrefeuilles. — J'aurai l'honneur de faire observer à monsieur le comte qu'il sera impossible de trouver une étoffe toute prête et rentrant précisément dans les indications de monsieur le comte. — Oh! je ne tiens pas autrement au chèvrefeuille, aux lilas et aux bouquets de roses, pourvu que les guirlandes soient charmantes, c'est tout ce que je demande, je vous donne carte blanche, monsieur Roland. — Monsieur le comte ne s'en repentira point. — J'y compte bien... — Comment ferons-nous les siéges, fantaisie, n'est-ce pas? — Pure fantaisie, dessins pareils, mais couleurs variées, étoffe Pompadour, à larges raies, cerise et blanc, bleu et blanc, orange et blanc, etc... etc... — La garniture de cheminée? — La pendule en vieux Sèvres, pâte tendre, les candélabres pareils, coupes chinoises montées en vermeil. Vous en trouverez d'adorables chez Clésinger. — J'y passerai aujourd'hui même. — Quant aux petits meubles coquets, incrustations et marqueteries, vous les prendrez chez Audigé, place de la Bourse; on ne fait nulle part aussi bien que chez lui. — Monsieur le comte connaît les bons endroits! — Mais, un peu, cher monsieur Roland, et maintenant que nous sommes convenus de tout, du moins de toutes les choses importantes, mettez-vous à l'œuvre sans per-

dre une minute, et songez que je veux prendre possession de l'appartement demain à trois heures précises. — Organiser un appartement pareil en moins de vingt-quatre heures!... de mémoire de tapissier, il ne se sera point vu un tour de force pareil! s'écria monsieur Roland. — Vous passerez pour le Napoléon du meuble! dit Réné en riant. — Monsieur le comte me flatte! — Nullement. Enfin, serez-vous en mesure? — Ce qui est promis est promis. — J'ai votre parole? — Demain, à trois heures moins une minute, mes ouvriers sortiront d'ici. — C'est un plaisir de traiter avec vous; quand il vous faudra de l'argent, vous savez que vous pouvez tirer sur moi à vue. — Oh! rien ne presse. — Enfin, vous êtes prévenu; demain, dans la matinée, je viendrai donner un coup d'œil à vos travaux. — Je préférerais que monsieur le tomte ne vînt que dans l'après-midi, pour juger de l'ensemble. — Amour propre d'auteur, n'est-ce pas?... — Dame! — Eh bien! soit, je vous laisserai le champ libre.

Et Réné, après avoir ramené monsieur Roland jusque chez lui, se dirigea vers sa demeure où l'attendait Pivoine.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Nouvelles Publications :

TH. GAUTHIER.

Partie Carrée, 2 v.

É. SOUVESTRE.

Un Philosophe sous les Toits, 1.
Confessions d'un Ouvrier, 1.

L. GARNERAY.

Voyages, Aventures et Combats. 4.
Mes Pontons, 2 v.

DE MONTÉPIN.

Mignonne (suite de Pivoine).

P. DE MUSSET.

Le Maître Inconnu, 3.

G. SAND.

Château des Désertes, 1.

D'ARBOUVILLE.

Christine, 1.

A. DUMAS.

Le Vélocc, 1.
Drame de Quatre-Vingt-Treize, 5.
Dieu dispose, 8.
La Colombe, 1.
Mémoires de Talma, 1 à 3.
Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9
Collier de la Reine, 7
Ange Pitou, 6.
Louis XV, 5.
Louis XVI, 5.
Mille et un Fantômes, 6.
La Régence, 2.
Vicomte de Bragelonne, 18

PAUL DE KOCK.

Une Gaillarde, 5.
Cerisette, 4.

DE LAMARTINE.

Tailleur de pierres de St-Point, 2.
Geneviève, 2.
Nouveau Voyage en Orient.

A. MAQUET.

Deux Trahisons, 2 v.

J. JANIN.

Les Gaietés Champêtres.

A. DE VALON.

Châle vert, 1 v.

A*** ET J. LEBÈGUE.

Paris et la Province, 2 v.

É. BERTHET.

Dernier Irlandais, 3 v.
Le Val-Perdu, 1.

EUGÈNE SUE.

Fernand Duplessis, 2 v. parus.
Miss Mary, ou l'Institutrice, 3 v.
La Bonne Aventure, 4.
Enfants de l'Amour, 3 v.
Mystères du Peuple, 1 à 15 parus.
Sept Péchés Capitaux.
» l'Avarice, 2 v.
» l'Orgueil, 5 v.
» l'Envie, 3 v.
» la Colère, 2 v.
» la Luxure, 2 v.
» la Paresse, 1 v.

MÉRY.

Les Confessions de Marion Delorme, 4 v. (parus).
André Chénier, 3 v.

A. KARR.

Raoul Desloges, 1.
Clovis Gosselin, 1.

H. MURGER.

Scènes de la vie de Jeunesse Parisienne, 2.

C. DICKENS.

Souvenirs de Jeunesse, 6 v.